

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon. — UN AN FR. 10
Paris et Départements. — 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois

Rédaction & Administration
6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS.

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon. — UN AN FR. 10
Paris et Départements. — 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX MOIS sans frais
dans tous les bureaux de poste

Les Annonces et Réclames
sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER
14, Rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LES MAL-MARIÉS DE MONTROUGE

LES EMBLÈMES ET LE SERMENT DEVANT LA JUSTICE. --- PROSTITUÉE

Tirage justifié :

52,000 N°s

PREMIÈRE ÉDITION

Lire à la 4^e page

Le nouveau Journal

TROTTOIR

LES MAL-MARIÉS
DE MONTROUGE

Montrouge est un petit pays situé tout près de Paris. Les gens de Montrouge disent : « Paris est tout près de chez nous ! » Du reste rien de saillant, la banlieue avec ses prétentions et son silence traversé, en semaine, par le chant du coq. Montrouge possède un maire, brave homme qui connaît fort peu le code, et un pharmacien qui ne le connaît pas du tout. Ce pharmacien est conseiller municipal.

On s'aime là comme partout, mais l'on se marie autrement qu'ailleurs.

Les 18 février et 5 août de l'année dernière, le couple Battini, le couple Pellissier et le couple Engel éprouvant le désir de consacrer légalement leurs transports amoureux se rendirent à la salle des mariages. M. le Maire, occupé plus loin, ainsi que MM. les Adjoints, délégua pour célébrer cette triple union, non le premier conseiller municipal...ement, mais le vingt-unème, un Homais quelconque, débitant de drogues et autres substances pour la plus grande joie de la Faculté.

Le sieur Homais revêtu sa sous-ventrière tricolore et tout heureux d'une aussi noble fonction, lia ou crut lier pour la vie les braves gens assis sur les banquettes municipales.

L'amour est un sentiment naturel, spontané, l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. La loi qui fourre bêtement son nez partout a voulu s'occuper de cette petite fonction animale et divine. Elle a mis l'amour en articles, paragraphes et alinéas, elle s'est basée sur une foule de précédents, a consulté Justinien, et, suffisamment renseignée, a déclaré qu'on pourrait s'embrasser et procréer d'une façon anormale suivant certains articles édictés par elle. Le Code est devenu ainsi le sommier élastique de la première nuit de noces, le complice légal de certains viols, décorés du nom de mariage.

Le Maire, personnage grave, a prononcé le sacrement : vous êtes unis, ce qui revient à dire : En so tant de la Mairie, vous pouvez faire chez vous, rideaux fermés et porte close, tout ce qu'il vous plaira ; ce sera non seulement charmant mais légal, autrement c'est ignoble, libérin et digne d'affreux débauchés. Le loi que vous venez de prononcer vous permet d'user d'une foule de droits pornographiques et attentatoires aux mœurs. Je vous autorise au nom de la loi à croquer, multiplier et remplir le monde, en faisant pour arriver à ce résultat, tout ce qu'il est humainement et amoureusement possible de faire.

Je n'ai ouvert cette parenthèse que pour bien prouver que le rôle de l'officier de l'état-civil est en lui-même aussi léger que les propos de l'Événement parisien, du Piron et du Parisien illustré.

Donc, ce M. Homais (je l'appelle Homais pour ne pas sortir de *Madame Bovary* — cette pornographie de Gustave Flaubert), ce M. Homais, sentant tout ce qu'il y avait de croustillant dans la fonction de marié légal, accepta d'embler la fonction offerte, et c'est ainsi qu'aux dates citées plus haut, la demoiselle Laurent, la demoiselle Gœtz et la demoiselle Frey, devinrent madame gros comme le bras.

Les repas de nocce furent splendides. Rentrées chez elles, ces dames accoururent à leurs seigneurs et maîtres, tout ce qu'elles pouvaient accorder. Plus de contrainte, ce qui aurait été illégitime la veille, était légitime ce jour-là. Elles ne marchandèrent point leurs célestes faveurs. La preuve : sur trois couples, deux furent féconds ; un bébé chanta l'épithalame de l'un ; une maman est prête de le devenir, et la troisième ne sait trop qu'y penser.

Les malheureux ! les malheureux ! Ils ont joui des avantages de tous les gens mariés. Ils ont couché dans le même lit, sont entrés chez la fruitière triomphante, ont montré leurs mariages en or, les femmes ont dit : « Mon mari », et les maris ont dit : « Ma femme ». Enfin, ça a été pendant dix mois une véritable orgie de légitimité.

Les voisins collés — et Dieu sait s'il y a des voisins collés à Montrouge — ra-

geaient devant tant d'impudence. L'une d'elles, qui a déjà six enfants avec son amant — ce qui est aussi honnête qu'étant mariée d'en avoir deux avec son cousin — a fait une neuvaïne à Satan, un jour de messe noire. La neuvaïne a réussi, et les petites femmes qui faisaient tant leurs pinces, leurs mijaurées, leurs égrès, ne sont pas mariées du tout, leurs enfants ne sont pas même putatifs. C'est la loi qui s'est dérangée elle-même pour leur dire ça.

Bonnement des épouses qui lui ont dit : « Mais Madame la Loi, c'est vous qui nous avez unis. Vous aviez la tête d'un pharmacien de première classe, vous portez une écharpe sur le ventre, vous tenez un bouquin à la main, vous siégez à une table de la Mairie de Montrouge dans la salle des mariages, et nous avons nos actes dûment signés par vous ».

La-dessus les femmes allèrent chercher dans l'armoire le coffret précieux où l'on met les cheveux des parents morts, les boucles d'oreilles cassées, les quittances de loyer, les reconnaissances du Mont-de-Piété, enfin toutes les choses de prix, et en tirèrent triomphalement un papier timbré où l'on voit dans le coin une femme assise, tenant une botte de haches avec cette mention : un franc, deux décimes en plus, et elles lurent un texte barbare fort peu français, véritable charabia de légiste, déclarant qu'elles avaient été unies à la date fixée.

Le timbre de la République Française (encre indélébile d'un bleu humide) s'élevait au-dessus avec la mention géographique : *Mairie de Montrouge*.

— Heint! Madame la Loi, qu'en dites-vous? — Eh bien! mes belles, leur dit la Loi, c'est faux, archi-faux ; M. Homais n'est que le vingt-unème.

Les épouses demeurèrent pétrifiées, elles avaient oui dire que se marier au vingt-unème arrondissement, c'était quelque chose qui rappelait le quarante-unème fauteuil de l'Académie. Mais Montrouge n'a qu'un arrondissement, que signifiait ce vingt-unème? La conscience tranquille, mais l'esprit inquiet, elles attendirent le retour de leurs conjoints.

Ah! c'est une belle chose la procédure! C'est admirable le fonctionnement des lois! C'est ravissant le papier timbré! Le Code est un Dieu!

Le Maire de Montrouge ignorait les lois du 10 juillet 1837, les lois des 21 mars 1831 et l'article 4 de la loi du 5 mai 1835. En désignant pour le remplacer le vingt-unème conseiller, il a enfreint ces lois et les mariages ainsi contractés tombent sous l'application de l'article 192 du Code civil.

Les trois mariages sont nuls et de nul effet.

Voilà des gens qui de bonne foi ont préféré au collage un mariage breveté avec garantie du Gouvernement et qui se trouvent aussi peu mariés qu'on peut l'être. Ils ont des enfants bâtarde, et s'ils veulent être unis, il faudra qu'ils recommencent la nocce.

Pour une bêtise officielle, c'en est une. On ne peut plus impunément se moquer de la foule. Le goût du mariage est de moins en moins dans nos mœurs. Encore a-t-on eu, jusqu'aujourd'hui, une confiance illimitée dans la couleur bon teint du mariage officiel. Il y a des doutes, des tiraillements, des hésitations, on préférerait carrément l'union libre, avec le caprice pour maître et l'amour pour curé. Car les malheureux mal mariés, vont encore être obligés de payer les pots cassés. Les frais de procédure sont à leur charge. C'est en toutes lettres dans le jugement.

« Condamne les défendeurs aux dépens. »

Dans la vie ordinaire, quand un fournisseur vous trompe sur la qualité de la marchandise, il est condamné à rembourser l'argent reçu et les frais de jugement sont bel et bien à sa charge. Le maire qui a fourni un acte de mariage avarié, devrait rembourser 9 fr. 75 cent. Je mets à part les frais de nocce, les gants et la couronne d'oranger. Pas de tout, il ne rembourse pas les 9 fr. 75 cent. Ce sont les époux qui paient la loi, pour avoir été mal unis. C'est le gouvernement ou ses employés qui ont fait la boulette et ce sont les bourgeois qui en paient les frais. Est-il possible de voir sans indignation de telles anomalies, en France, qui se targue parfois d'être le pays du bon sens?

Ah! oui, les considérants du jugement laissent aux époux le droit d'intenter un procès, mais il faut de l'argent pour le faire, ce procès, il faut perdre du temps. Le gain n'en est pas douteux. Qui sait? Dans une Babel de législation comme la nôtre, le pauvre homme qui n'a que sa conscience pour guide, a rudement le droit d'hésiter.

Le maire a été un âne, c'est évident; le pharmacien est un niais, c'est encore évident. Il a voulu cet homme, se promener avec un arc-en-ciel sur le ventre. Chacun son goût. L'écharpe autour des reins est la prélude de l'écharpe sur la poitrine. Un pharmacien peut faire un député. Le bocal même à tout. Il y a eu de l'ambition dans son cas. Une ambition presque justifiée, le vingt-et-unème conseiller est devenu le

premier. Si bien que si les époux se remariaient, ce sera le même Homais qui les mariera et légalement cette fois. Le grand coupable dans tout ceci, c'est le conseil d'Etat.

Un personnage très zélé, sur la dénonciation — sans doute — de l'un des vingt adjoints qui ne sont pas écharpés pour unir — a avisé le garde des sceaux et le garde des sceaux qui, en cette affaire-là a été le plus sot des gardes a immédiatement fait une rigoureuse enquête et saisi la première chambre du tribunal de la Seine d'une demande en nullité de mariage.

Mettant de côté le cas — nullité déconu — seulement des principes généraux du droit — il aurait été beaucoup plus simple d'attendre avant d'annuler les mariages qu'il surgit un procès à la requête de l'un des six contractants. Il y aurait eu cas de force majeure. Et le ministère public eût accordé gain de cause au défendeur. Si les mariés de bonne foi, s'étaient cru parfaitement unis et avaient accepté à perpétuité la sentence du maire par intérim, il n'y avait pas besoin de remuer toute cette armée de papiers et d'inquiéter dans leur honneur, dans leurs biens et dans leurs tranquillités des citoyens que la loi a lésés.

Le garde des sceaux en dénuisant ces couples a commis un acte immoral et attentatoire aux mœurs. On dit que l'un des mariés va reprendre sa liberté. Qui l'en empêchera? Son mariage est nul. Il aura usé durant dix mois des prérogatives de son titre d'époux; sa nature volage en a assez, il se présente — anaine inespérée — un divorce commode, il en profite. C'est le Conseil d'Etat, c'est le Garde des sceaux qui se font les complices de ce concubinage officiel. Ils sont responsables du dommage causé à la délaissée, et c'est — s'il y a un contrat — la délaissée qui les paiera.

On voudrait rire, on ne le peut guère. C'est triste, on dit que le Maire est républicain et que cette cassation cache une vengeance. La loi se faisant la servante de l'envie, de la calomnie, de la bassesse, nous ne voulons pas y croire. Il n'y a dans toute cette affaire que deux officiers ministériels avertis, trois couples étonnés et cette bande de papiers vivants en marge du Code et le grignotant comme les rats grignotent dans les greniers inhabités les livres poudreux abandonnés à leurs dents voraces.

L. D'ASCO.

LE VITRAIL GOTHIQUE

à M. MIKEL, peintre-verrier.

Vraiment Parisienne et marquise,
Après de son ara moqueur,
Elle savoure — ivresse exquise,
— La douce paresse du cœur.

Elle ne pense à rien — son rêve,
Sans vertu, comme sans pèche,
Semb le parfum qui s'élève
D'un flacon longtemps débouché.

Son luxueux salon antique,
Met sur son poignoir nonchalant
Avec son air vitrail gothique,
Un ton radieux et troublant.

Il est deux heures. La croisée
Dans le velours qui fait des plis,
Sous le soleil s'est embrasée :
Tout n'est que saphirs et rubis.

La parisienne alors s'éveille,
Le corps baigné dans les rayons;
Souriante, elle s'émecille
O monde de sensations.

Le vitrail à son cœur rappelle,
Vierge, le jour initial,
Où l'époux dans une chapelle,
Lui donna l'anneau nuptial.

Ces émaux parlent à son âme,
De leurs caressantes voix d'or.
En chantant un épithalame
Lorsque son cœur muet s'endort.

Ainsi, la moderne marquise,
Railleuse, se moquant de tout ;
Au spleen, soudain reconquise,
Devient rêveuse, tout à coup

Et presque forcenée, contemple,
Ce vitrail mêlant jusqu'au soir,
A l'encens mystique du temple
L'encens profane du boudoir.

KARL MUNTE.

Les Emblèmes et le Serment

DEVANT LA JUSTICE

Le Sénat s'occupe de choses sérieuses. La Chambre lui a demandé de laisser la Justice. Le Sénat hésite. Il veut bien mais il ne veut pas. Les emblèmes le ravissent et le serment le transporte. Il exige Dieu au mur et Dieu dans le serment. Double garantie, en dehors, pas de conscience.

Ainsi le crucifix du Golgotha s'étend

toujours sur les murailles. Il penche son front triste et fait saillir les muscles de son corps maigre. Il est le Dieu de monseigneur de Ségur; il fut le Dieu de Louise Michel, il n'est peut-être pas le vôtre, il n'est pas le mien. C'est un Dieu officiel, toujours blond, l'air doux ressemblant à M. Alphonse Daudet. Dans le pays de Voltaire, le crucifix est étrange. Pythagore déiste refusait à Dieu une image. Numa nia les traits divins et Plutarque l'approuvait.

Pourquoi Dieu chez la Justice? La pensée est libre. Pourquoi pas Mahomet? Pourquoi pas Vishnou, Pimpom? Pourquoi pas Cakia-Mouni ou Khoda ou Kitchakan ou Michapou? Et pourquoi Dieu le fils, devant celui qui, jure, ne reconnaît que Dieu le père? La loi est pour le descendant de Moïse, comme pour nous. Pourquoi la Justice illumine-t-elle la conscience du Juif avec l'image du Christ — le messie imposteur?

Puis ce choix est une faute. Il donne, ce supplicé divin, un soufflet à la Justice. Nos juges doivent croire à la légende. Ils ont un pan de leur robe pris dans le livre de Job. Le Pentateuque, évangile de la Foi, pèse sur le code. évangile du droit. Ce Christ a été Dieu, ce Christ c'est Dieu. La légende veut qu'il vint sur la terre et qu'il s'y comporta visiblement comme un homme. Il parla enthousiasmé par la vérité qui était en lui. Le dogme fut le Verbe.

Il était le Rédempteur. Il dit des choses sublimes; il prêche le pardon, le désintéressement, l'amour du prochain, il releva la femme adultère, se fit aimer de Madeleine et ressuscita Lazare. L'enfant sorti d'une étable, grandi dans les copeaux, sous l'étable du charpentier de Nazareth allait sauver le monde.

Les juges d'alors arrêterent ce vagabond. Ils le déclarèrent coupable; ils le condamnerent à mort. Ils le firent clouer vivant sur la croix. C'est pour perpétuer le souvenir de ce mémorable crime que les juges modernes très chrétiens suspendent le Christ à un clou, derrière leur dos.

Les juges ont été, une fois, les assassins de Dieu, et le Sénat les oblige à se rappeler toujours. Il les oblige à garder non devant eux — ce qui serait logique — mais derrière eux — ce qui est absurde, ce grand crucifix livide qui ne prouve rien, sinon la cruauté des rois et l'imbécillité de ses juges.

Après l'emblème, le serment. L'idée du ciel, d'une vie future, d'une âme immortelle, d'un Dieu tenant la balance — comme un épier — pour peser les bonnes actions et les mauvaises, va s'éteignant à mesure que le jour grandit. Ainsi disparaissent avec le soleil les ombres fantastiques des arbres géants qui bordent les routes. On ne croit plus. La science détruit la Bible. La terre tourne Josué en ridicule. Si Samson voulait des mâchoires d'ânes, il prendrait celles des professeurs en théologie. Si l'on voit encore, après boire des Jonas vomissant du poisson, on ne voit plus de poisson vomissant Jonas. Et la baleine du muséum pêchée ailleurs qu'à Ninive regarde le Mastodonte, démentant de sa puissante gueule de squelette blanche par les siècles les mensonges des Livres saints.

C'est ainsi que Dieu de moins en moins visible dans la vie, est toujours visible dans le serment.

O colossale absurdité! Obliger le premier venu, juif, musulman ou bouddhiste — à jurer devant Dieu!

Il s'est trouvé, une fois, un prince qui a fait le serment, à la tribune de l'Assemblée nationale. Il jurait de défendre la République. Un an après il la violait. L'Église ne lui tint pas rançon d'avoir menti à Dieu, elle lui fit même beaucoup de caresses, elle sonna, pour lui ses cloches à grandes volées, mit en branle le bourdon de Notre-Dame et chargea un nommé Sibour, qui exerçait alors la profession d'archevêque, de bénir le meurtrier, encore tout couvert du sang du boulevard Montmartre.

Ainsi, ce serment avait été une duperie. Il avait, ce prétendant aventurier, joué, ce qu'en style de faubourg, on appellera : un pied de cochon au bon Dieu. Et comme c'était une chose épouvantable que parjurer, la vengeance divine laissa la parjure, cuver, pendant dix-huit ans, son or avec des filles; terroriser la France, peupler Cayenne et Lambessa, pour venir s'acculer dans la honte finale, aux pieds des bottes allemandes foulant le territoire de la Patrie.

En dépit de cet exemple historique,

le Sénat maintient le serment. Mais il a compris que contraindre un juif qui ne reconnaît dans Jésus qu'un hâbleur ou un Indien qui n'y reconnaît rien du tout, à jurer par Dieu, c'était idiot. On jurera avec ou sans Dieu. Ce sera au choix des consommateurs, Dieu *ad libitum*. Mais on avertira, par lettre le Président, quand on ne voudra pas de Dieu.

J'incline à croire que les magistrats en raison de leurs fonctions et de leurs robes — pur moyen-âge — n'écouteront que d'une oreille distraite, le brave homme qui n'aura d'autre guide que sa conscience, cette religion qui est en nous et fait si souvent palir les religieux qui vendent de la croyance en boutique et de la foi en bouteilles.

Je viens de parler de la robe des juges, c'est un emblème aussi. J'y reviens. Pourquoi les basochiens ont-ils gardé les usages des siècles disparus? La robe donne à la justice un cachet théâtral de pièce à grand spectacle et transforme les juges et les avocats en Mélanges et en Taillades de drames vécus et trop souvent poignants.

Quant tout autour de nous se transforme, quand les rois ont adopté les coutumes de leurs époques et sortent en tenue modeste, on se demande pourquoi les gens qui vivent des débauches humaines, sont costumés comme les danseurs de bals masqués à l'époque du carnaval.

Il y a au Palais une foule d'habitudes étranges. Il semble que le magistrat d'aujourd'hui, imitateur de celui d'hier, a repris dans l'armoire aux détroques la robe laissée par son prédécesseur. Habitudes immuables, tout suit la marche du progrès, sauf la justice. Elle reste routinière, s'habillant comme il y a six siècles et parlant encore un jargon barbare, rappelant ce latin mêlé de grec dont Ronsard eut tant de mal à débarrasser notre langue.

Longtemps la moustache fut prosaïque du prétoire. Il n'était permis de porter que les favoris ou cette barbe en collier qui donne à la physiognomie cet aspect simiesque que les Français retrouvent glorieusement chez le premier magistrat de la République.

Comme les prêtres et comme les moines, les juges ont gardé la robe.

Puisqu'on s'occupe d'emblèmes, qu'on songe aux robes; ce souvenir féodal. Le régime démocratique peut se passer de ces détroques oubliées par les courtilleries royales. Thémis ne doit pas être appelée un chienlit. Vieux habits, vieux galons, au panier. On y a bien jeté la tête d'un roi; on peut bien y jeter la robe du juge.

Un tribunal n'aurait pas besoin de robes rouges, ni de robes noires, pour en imposer au peuple. Il suffirait que dans leurs habits de ville, austères et graves, rigides comme la loi, les juges apparaissent corrects, froids, majestueux, ayant sur leurs faces sereines le reflet visible d'une grande âme.

Qu'importe la robe! qu'importe l'hermine si la figure est louche, la lèvre pendante, le regard fuyant sous un front bas, si les traits du juge, enfin, font que le coupable, tremblant devant la cour, se demande si ce ne sont pas des comparses, des figurants du Prétoire, ces hommes appelés à le frapper, ayant volé pour le condamner les détroques des vrais juges.

Il n'y a plus — j'imagine — en France de magistrats des commissions mixtes, et ces portraits ne s'appliquent à personne. Il n'y a plus que des hommes loyaux et fiers, pouvant en imposer par leur visage autant que par leur costume. Qu'on supprime donc la robe.

Robe d'enfant, robe de femme. La justice n'est point mineure. Quand s'habituera-t-elle, enfin, à porter la culotte?

Je suis plein de respect pour la loi. Je n'ai foi qu'en elle. Je sais des juges qui sont plus que des hommes; mais j'en connais qui sont des hommes. J'ai vécu trop longtemps dans la coulisse, pour avoir toujours mes enthousiasmes d'autrefois.

On n'arrachera pas le crucifix que les juges ont dans le dos; on aurait pu leur mettre devant les yeux. Il aurait fait le pendant du boulanger François, ce Lesurques des cours italiennes.

On mettra Dieu dans le serment — si l'on veut.

Le Sénat croit avoir fait œuvre habile. Il a fait œuvre d'imbécille. La muraille sera religieuse, le témoin sera athée. Et l'on verra, parfois, cette chose stupéfiante : l'emblème affirmant Dieu, en face du serment qui le nie.

E. DESCLAUZAS.

A UNE INCONNUE

SONNET

Un jour je vous connus, un jour je vous aimai,
Et dans mon cœur brisé, plus froid que n'est
(la glace,

Votre regard limpide eut bientôt allumé,
Tout un rêve d'amour, pour s'y faire une
(place

Sceptique, j'ai raillé votre gant parfumé,
J'ai cru votre regard de ceux que l'on efface,
Mon cœur, à votre voix, aussitôt enflammé,
M'a fait mettre à genoux, pour vous demander
(grâce.

L'amour était pour moi, jadis, un inconnu,
Un mythe que l'on voit rarement à l'ail nu,
Un rêve, un souffle, un rien, voire un idéal
(même!...

Au sein de l'ouragan, c'est un horizon bleu,
Car j'ai changé d'avis depuis que je vous
(aime,

Et je crois à l'amour, comme l'on croit en
(Dieu!...

Raoul de LÉRIS.

PROSTITUÉE!

Connaissez-vous rien de plus navrant et de plus brutal que ce simple fait-divers que tous nos confrères ont reproduit.

Lundi soir, un agent de la police des mœurs remarqua, place de la Bastille, une enfant proprement vêtue qui accostait les passants. Il la surprit en flagrant délit, proposant à un promoteur de venir avec elle. Menée chez le commissaire de police du quartier, cette enfant à déclarer son nom J. S. et être la fille de négociants, demeurant rue *** à Charonne.

Elle a avoué que tous les soirs depuis deux mois, elle se sauvait de la maison paternelle et venait sur les boulevards se prostituer à qui voulait bien écouter ses propositions, mais a-t-elle ajouté, jamais elle ne demandait d'argent, et parfois même en donnait.

Cette jeune perversité a été rendue à ses parents, et va, sur leur demande, être informée pendant six mois au couvent de pénitence des sœurs Ste ***.

Ainsi nous en sommes arrivés là! Une enfant de douze ans se prostitue, et, chose triste à dire, elle trouve des êtres qui l'écourent, la suivent dans le premier hôtel borgne, et consomment, sur sa jeune puberté, le dernier des attentats!

N'est-ce pas ignoble!

Certes, cette enfant, que la loi ne peut atteindre, est à mon avis responsable de ses actes; mais, douée, pour son malheur, d'une nature aussi ardente, n'est-elle pas excusable?

Il y a dans cette triste affaire une chose que je ne parviens pas à m'expliquer.

Cette enfant n'est pas une fille de pauvres et n'a pas la misère pour excuse. Non, c'est l'enfant gâtée de commerçants bien vus dans leur quartier. Elle suit les cours d'une pension voisine de l'établissement de ses parents; le soir, la classe terminée, elle rentre chez elle, dine en famille et monte se coucher, dans sa chambrette située au-dessus du magasin.

Que fait alors l'enfant obéissant à ses instincts pervers?

Elle se procure, on ne sait comment, une double clé du magasin et, alors que ses parents dorment, se sauve et vient demander à la première brute venue, de rassasier ses appétits charnels. Son désir satisfait, elle regagne à la hâte sa demeure, située bien loin, se recouche, dort ou ne dort pas, se lève et repart prendre sur les bancs de la pension, la place que son intelligence lui a conquise.

Et ce ménage a duré deux mois! Et pendant ces deux mois, ni le père, ni la mère, n'ont rien vu, rien prévu!

Il a fallu qu'un beau soir un agent de la police des mœurs, cueille cette fleur étolée, pour leur dessiller les yeux.

sur leur demande, elle sera enfermée pendant six mois dans un couvent. Je parie un sou contre cent qu'elle en sortira plus perversité encore, si c'est possible.

La loi accorde ce droit aux parents, mais, ne devrait-elle pas leur demander un peu compte de la manière dont ils ont surveillé leur enfant?

Si j'étais juge, sur mon âme et conscience, ce n'est pas l'enfant que je condamnerais à une réclusion qui ne peut que lui être pernicieuse, ce n'est pas l'être abject qui a pu se commet-

tre avec elle; ceux que je frapperais avec une sévérité impitoyable, c'est le père, c'est la mère, qui, n'ayant pas su veiller sur leur enfant, en ont fait un pilier de préfecture et un gibier de St-Lazare!

E. DUVAL.
De Grasse.

ÉCHOS DE LA PROVINCE

Grenoble

Aline Tape-à-l'œil devrait bien se modérer un peu lorsqu'elle sort du bal; vous faites un tapage intolérable.

Non contente de cela, vous avez encore jugé à propos de bousculer tout le monde au café Dubreuil, jeudi matin, en sortant du bal des étudiants; vous avouerez chère cocotte, que cela n'est pas bien, je dirai même pas convenable.

La sémillante Eugénie qui, depuis quel temps, était rentrée au foyer par suite de la perte de son nabab, vient enfin de faire son apparition parmi nos vadrouilleuses.

Il paraît même que cette cocotte aurait été désignée pour remplacer Angèle Grandperche parmi les chefs du bataillon de Cythère grenobloises, et que la mort a enlevée depuis quelques jours?

Pauvre petite Amélie, quelle dèche vous battez depuis la perte de votre nabab; réellement vous avez fait de la peine à Dénichetout en vous voyant si triste jeudi soir, au bal de la rue Lesdiguières; pourquoi diable vous êtes vous laissée tenter par cet apôtre de l'armée française.

Si vous voulez suivre notre conseil, retournez vite prendre le tablier de bonne que vous avez quitté si brusquement, et vous vous en trouverez bien mieux que de faire la marchande d'amour.

Louise, la petite blonde, vadrouille bien depuis quelque temps; nous croyons utile, chère nymphe, de vous prévenir que si vous continuez à cascader ainsi, Dénichetout, qui en sait fort long sur votre compte, sera obligé de mettre à jour quelques épisodes de vos premières amours.

Fréquentez un peu moins le bal Tuiroz et surtout n'y faites pas tant de chahut comme dimanche soir.

Nous sommes obligés de faire observer à la grande Rosalie que si elle continue à effectuer des poses platoniques, rue Vaucaumont, pour attendre son nabab, nous nous verrons forcés de relater quelques petites historiettes sur son compte — et de dévoiler beaucoup de choses. Prenez-y garde, — car cela a beaucoup d'importance pour vous, et encore bien plus pour votre nabab!

C'est avec satisfaction que nous constatons que les cancons de notre estimable journal ont porté leur fruit à l'égard de la belle Adrienne.

Cette charmante petite est un peu plus réservée depuis quelques jours, à tel point que son nouveau nabab, satisfait de sa bonne conduite, vient de se couler de 3,95 pour acheter un chapeau à l'objet de ses amours, qui lui sied assez bien.

Si vous continuez ainsi, chère baineine, Dénichetout se fera un plaisir de vous faire décerner par la *Bavarde*, à titre de récompense, une bouteille de crème de pucelle, si vous y revenez!

LE BAL DES ÉTUDIANTS

Le bal donné la semaine dernière par MM. les Étudiants a été des plus attrayants. Dès dix heures du soir une foule compacte se pressait aux abords du théâtre, attendant avec anxiété l'ouverture de cette soirée qui promettait d'être magnifique.

A onze heures et demie, un orchestre brillant, composé des meilleurs musiciens de notre ville et sous l'habile direction de M. Antony Lamotte, a ouvert le bal par un pas redoublé et a ensuite exécuté d'une façon irréprochable les plus belles danses du jour.

Mes félicitations à toutes nos belles petites, qui ont su donner à cette soirée tout l'attrait désirable.

En résumé, cette fête de bienfaisance a eu un succès complet qui dépasse de beaucoup celles qui ont eu lieu les années précédentes — le tout grâce à la bonne organisation de MM. les Étudiants.

J. DÉNICHETOUT.

En terminant, je me permettrai d'adresser mes compliments à la petite Julie à l'occasion de la toilette magnifique dont elle était parée dimanche soir au bal Tuiroz.

Réellement, vous avez fait caprice à Dénichetout.

J. DÉNICHETOUT.

Nous voudrions bien savoir pourquoi il y a du tapage, depuis quelques jours, dans la rue des Prêtres et pourquoi la petite Marie que l'on peut appeler Marie mes chenevottes, entretient des propos si doux aux oreilles d'un jeune lovelace qui paraît y être très sensible.

Voudrait-elle nous dire pourquoi elle s'égare dans la sombre allée qui se trouve en face le café?

Cet toit fortuné abriterait-il les pénales de son mammifère et la chambrette heureuse témoin des amours de la cygogne et du palmipède?

Ces deux pigeons nous diraient-ils pourquoi ils fuyaient dernièrement à l'approche d'un fils de Mars aux sardines éclatantes.

Prenez garde, Fournard est à vos trousses. A jeudi. Fournard.

Bourgoin

La belle Marie se demande pourquoi les correspondants ne vous renseignent plus sur son compte.

Mélie, Claudine, Julie, Planché à pain, Maria font cependant d'assez belles promenades sur la place d'Armes.

Voyons lecteurs de Bourgoin, renseignez-vous donc. Justus.

Théâtre-Parisien

Le grand succès de Longfrier-Semil va toujours croissant; il a donné jeudi dernier une brillante représentation, et dimanche,

pour la première fois, les *Deux Timides*, comédie-vaudeville en un acte, qui lui a valu des applaudissements prolongés. Il est regrettable qu'on nous annonce déjà les dernières représentations, car M. Benjamin est si drôle dans son rôle de paillasse accompagné de Mlle Longfrier-Semil, surtout dans *Jocko* ou le *Singe du Brésil*, une grande pantomime en un acte.

Mlle Klisa a été remarquable dans sa danse et ses chansonnettes comiques. Pour la première fois, et dernière représentation de la soirée, la *Carafe Semil*.

Je vous l'assure, que le public qui n'a pas vu la pièce *Semil* se hâte! car tout Bourgoin doit applaudir nos artistes du Théâtre-Français.

Il faut l'avoir vu pour le croire!... D'une simple carafe, après la vérification faite par les spectateurs, le prestidigitateur en a fait sortir et servir à la société soixante liqueurs diverses, des vins les plus exquis, des cigares allumés, des bouquets parfumés pour les dames, des saucissons, des cuisses de poulets, et l'expérience étant terminée, la carafe a été cassée devant tous les spectateurs.

Nos belles petites assistaient en nombre à la représentation.

B. BIENFAITEUR.

Crémieu

Nous demandons à la grande Marie la Brune, ainsi qu'à son amie Henriette la Frisée, à Mariette la Vadrouilleuse, pourquoi elles font d'aussi fréquentes promenades du côté de la gare, accompagnées de leurs jeunes protecteurs. Nous les prions d'être plus sérieuses et de moins crier quand elles troublent le repos public.

Où allez-vous donc dimanche soir, Amélie, avec votre amie Eugénie Plonplon? Prenez garde, belle petite, ne recommencez pas à courir, car la *Bavarde* vous surveille.

UN VOYAGEUR.

Vireux-le-Grand

Nos petites ont peur de la *Bavarde*. Elles se tiennent un tantinet tranquilles, ce n'est vraiment pas trop tôt. Antoinette la blonde, Emilie la brune cascaderont bien encore un peu, mais si elles ne sont sages, gare aux indiscretions.

Salvator.

La Tour-du-Pin

La belle Marie aurait-elle un prix-fait pour déboucher les jeunes filles? Pourquoi mène-t-elle journellement la petite Victorine à ses rendez-vous nocturnes.

Attention, grande Marie, la *Bavarde* a l'œil sur vous. Cessez un peu ces ballades que vous faites sur le boulevard en compagnie de certains gommeux qui osent même nous jeter la pierre.

Doguz.

Belley

Oh! charmante et petite ville de Belley, dans quel état, dans quelle dégradation êtes-vous tombée? Vous qui passiez autrefois pour une ville sage et tranquille; vous qui êtes fière de votre nom. Oui, dis-je, dans quelle boue vous êtes-vous saïe, et de quelle hauteur êtes-vous descendue? Combien vous êtes-vous avilie?

Il a fallu que le destin fatal conduisît chez vous que sais-je, je n'ose dire, je crains de blesser l'amour-propre des nombreux lecteurs de cet honorable journal. Oui, dis-je, quel monument, quel établissement avez-vous vu surgir dans votre sein; j'ajouterais quelle est cette heure malheureuse qui donna l'ouverture à un semblable établissement?

Oui, Casino, tu es la perte de beaucoup de jeunes gens de notre ville; tu es les avilis, tu es les dégradés, tu es les, dis-je, perdus. Combien d'entre eux, le remords au cœur, le soupir sur les lèvres et les larmes aux yeux, maudissent cet établissement.

Ropinokor.

Crèches

J'allais passer cette huitaine sans correspondance, étant fatigué, malade, dirai-je, lorsque tout à coup l'on vient m'annoncer que Mâcon nous envoyait une beauté de dix-sept à dix-huit ans, avec de beaux cheveux. Je me lève précipitamment de mon lit de douleurs et je vais, me trouvant avec beaucoup de peine, aux renseignements.

Ce sera pour la semaine prochaine.

MICHEL BALHAZAR.

Belleville

Et notre bel Adonis, que devient-il maintenant qu'il s'est réfugié à Mâcon? Il fait beaucoup moins de victimes dans notre petite cité. Mais plusieurs ont conservé son souvenir.

Lecteurs de Belleville, écrivez donc, la *Bavarde* vous attend. Jupiter.

Mâcon

Jeanne la Mâconnaise, l'ancienne bonne de la Cavotte, que vous avez possédée à Lyon, est une des biches les plus huppées de notre chef-lieu. Son nabab fait bien les choses.

Berthe la coquette se demande pourquoi vous ne parlez plus d'elle. Racontez donc ses petites excursions à St-Laurent.

Amélie Piton-Rouge cause le désespoir de son ami qui l'a surprise l'autre soir en conversation criminelle.

La petite Trotte-Menu est toujours à la recherche d'un nouvel adorateur.

Vous le voyez. Il y a à glaner ici; que vos lecteurs de Mâcon prennent donc leur bonne plume de Tolède et recommencent leurs correspondances.

SPHINX.

Bourg

Méline a décidément révolutionné notre garnison. Tous nos jolis militaires lui font une cour assidue. Ses prunelles assassines font d'énormes ravages dans le 23^e.

Jenny est toujours charmante, elle ne fréquente guère que son amie Marie. Mais du côté masculin, elle a beaucoup plus de relations.

Marthe part décidément pour Lons-le-Saulnier.

Que nos lecteurs de Bourg nous écrivent donc plus souvent.

JOANNES.

Le Creusot

Marie la Rouge se promène bien souvent du côté de la fonderie. Il y a de ce côté un jeune don Juan qui a su captiver son cœur.

On raconte à ce sujet une histoire de jalousie fort risible.

Prière à nos lecteurs du Creusot de nous écrire chaque semaine.

ASCAMBO.

Firminy

Pauline Guimauve pourrait-elle nous dire quel était le jeune gentleman qui dansait avec elle le soir du mardi-gras et à qui elle comptait de si douces choses? Serait-ce son nouvel adorateur?

Que va donc faire si souvent dans la rue de la Paix la brune Emilie aux yeux noirs? Nous conseillons à cette belle petite d'abréger un peu ses excursions avec son amie Eugénie! Un peu de retenue, belles tendresses.

Miss Trois-Etoiles devrait bien nous dire si elle s'est amusée au dernier bal de l'Eden-Concert, à St-Etienne. On nous assure que cette belle dansait avec un entrain extraordinaire. Elle a beaucoup de goût pour le chahut, cette tendresse!

Lons-le-Saulnier

D'où venait donc la minuscule Célinette, l'autre soir, entre onze heures et minuit.

Vous veniez, sans doute, charmante tendresse, de manger du poulet. J'admets que le métier que vous faites soit lucratif; mais si Basile savait ça!

Dites donc, grande Hermancia, encore un conseil:

Quand vous aurez des confidences à faire à un de vos nombreux protecteurs, ne choisissez donc pas le théâtre pour parler, car, vrai, vous vous êtes fait moquer de vous l'autre soir. Et de deux.

Je prie vivement Léonie l'Ecumoire de ne pas faire poser son nabab sur le trottoir, en face de chez elle, car les nuits sont fraîches.

Ascanio, chers lecteurs, est sur la piste de plusieurs petits scandales croustillants et qu'il vous promet de raconter jeudi et je crois ne pas trop m'avancer en espérant vous intéresser. Rien que le titre est déjà alléchant, voyez plutôt: LA DESCENTE DU CIEL SUR LA TERRE PAR DES ESCALIERS. — ASCANIO.

Dôle

La petite Jeannette commence à faire parler d'elle. Mariette aussi est rentrée fort tard dans les rues. On dit que Jeanne aime le petit frisé.

Voyons, lecteurs de Dôle, renseignez-vous. JUAN.

Arbois

Quoique l'aussi jeune qu'imberbe Z..., collègue par nature et girouette par tempérament, soupçonne ses amis de livrer ses freinades à la publicité, par l'organe de la *Bavarde*, nous, qui n'avons pas intérêt à la cause, n'en continuerons pas moins à les enregistrer à toute occasion, afin de lui prouver que nous sommes fort au courant de tout ce qui se passe entre lui et son adorable et adorée (?) Fifi.

Malgré la rigueur de nos après-midi de février, dimanche dernier, le sudist Z... allait, en compagnie de son fidèle caniche, au cimetière de notre ville — quel singulier endroit pour des entrevues! — rejoindre sa dulcinée, qui l'y attendait et avait quelques mots à lui dire, lorsque cette visite fut interrompue par l'arrivée de plusieurs jeunes gens que notre intéressant personnage aurait bien voulu voir au diable vauvert.

Nous conseillons à ce nabab et à sa trop sensible étoile un peu plus de retenue, sans quoi damoiselle *Bavarde* pourrait en dire de belles sur leur compte, car ces inexpérimentés tourtereaux ont vraiment trop d'audace.

Il y a aussi une histoire bien amusante sur une petite querelle nocturne qui se serait également passée dimanche et aurait eu pour acteurs notre innocent Z... et quelque un qui n'a pas froid aux yeux; mais chut... prenons des renseignements, et à la semaine prochaine.

DON HIOS DE LARA Y LOPEZ,
BARRA DI PONCU, Esq.

Vesoul

Marie aime la cavalerie. Cela a failli lui faire arriver une histoire l'autre soir.

Elle se rend avec son ami au café X. Il y avait à peine dix minutes qu'elle était installée, humant un fin moka, lorsqu'elle vit entrer son père. Elle n'eut que le temps de se sauver par la cuisine. Papa ne l'a pas vue. Nous le prévenons.

Prière à nos lecteurs de Vesoul de nous écrire plus souvent.

CACAO.

Gray

SCANDALE AU BAL II

Dimanche dernier — comme tous les dimanches, d'ailleurs — l'un de nos bals les plus renommés, était dans son train habituel; les valseuses entraînantes succédaient aux quadrilles plus entraînants encore; les danseurs et les danseuses plus gracieuses que jamais, se laissaient ravir par les accents d'une musique enlaidie, lorsque...

une femme, jeune encore, que nous avons reconnue pour une de nos impures, et que trahissait une certaine rotondité, s'avança vers un des couples, et appliqua — sans mot dire — un des plus vigoureux soufflets que nous ayons jamais vus ou entendus, sur la joue d'un jeune homme qui tenait précisément enlacé dans ses bras celle qui depuis quelques semaines seulement était sa légitime épouse.

Certes, pour un soufflet bien appliqué, belle-petite, c'était un soufflet bien appliqué; mais pourquoi avoir choisi ce mode-là de vengeance, si vengeance il y a eu? Pourquoi avoir provoqué un scandale qui ne saurait valoir tourner à votre honneur?

Mieux eût valu laisser votre ancien (?) ami (1) en proie aux remords de sa conscience, que de l'offenser en plein public, et d'établir aux yeux de tous ce que vous ne saviez pas? Mais... nous ne voulons pas nous livrer à des commentaires qui pourraient peut-être gêner dans ses recherches une

enquête, à laquelle se livrent plusieurs de nos amis.

Attendez donc: tous nos lecteurs seront tenus au courant de cette palpitante affaire.

UN DANSEUR ÉMÉRITE.

D'où vous vient, belle Amélie, cette tristesse, cet abattement, qui n'étaient point vos jadis? Votre jeune nabab vous aurait-il donc abandonnée? Quelle que soit l'heure à laquelle nous dirigeons nos pas vers votre modeste demeure, nous sommes certains de vous y trouver morose, silencieuse et seule. Ce n'était cependant point là votre habitude. Vous vous étiez débarrassée de votre aimable sœur, soit; mais pourquoi rompre tout-à-coup avec votre inséparable amie Marie? Croyez-en notre parole: faites comme elle, et ne demandez plus qu'à vous débarrasser de la subsistance journalière que vous demandiez naguère à votre corps tout entier. C'est plus honorable, plus honorifique, et surtout cela n'expose pas à un certain petit accident, dont vos aimables compatriotes ont fait gorge chaude, il y a quelque deux ans.

ROSEAR.

Jeudi dernier, nous avons eu le plaisir d'assister à une excellente soirée, comme nous n'en avions pas eue depuis longtemps déjà: nous voulons parler de la représentation de la *Mascotte*, rendue par les gracieuses actrices et les joyeux compères du maestro Charlet, avec une perfection que nous étions loin d'attendre pour une petite scène comme celle de notre théâtre. Nous complimenterons sincèrement tous ceux qui ont contribué à l'éclat de cette belle soirée, et en particulier Mlle Bigon et M. Michaux, en qui semblent incarnés les sympathiques personnages de Bettina et de Pippo.

Les applaudissements qui ne vous ont point été ménagés, vous accueilleront toujours — et plus nombreux — chaque fois que vous daignerez venir dans notre riante cité qui, pour avoir comme devise: TRIPLE VICTORIA FLAMMIS, n'en est pas moins l'amie de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est grand.

Pour le petit bavard empêché:
UN ARGUS GAULOIS.

Besançon

Lina, la blonde hébée de la brasserie de la rue St-Paul, a aussi depuis quelques temps déjà le tablier. Quant à la voit-on chaque jour maintenant se pavaner sur le macadam bisontin. Mais hélas! trois fois hélas! les adorateurs n'abandonnent pas dans son boudoir, et, comme sœur Anne, elle regarde toujours sans jamais rien entrevoir.

Pour faire face aux noires pensées qui l'oppressent, elle a jeté son dévolu sur Bacchus, et avec le peu d'argent qui lui reste encore (fruit de ses économies), elle se livre entièrement à une de ses plus grandes passions.

Un conseil, chère belle, c'est de retourner à vos moutons, de reprendre la sacochette que vous avez eu la malencontreuse idée d'abandonner.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Lundi de la semaine dernière il nous a été donné d'entendre le *Roi s'amuse*. M. Talbot, dans le rôle si ingrat de Triboulet, a remporté un légitime succès.

M. Fraizier aussi, dans celui de François I^{er}, a droit à nos éloges. Du côté des dames, M^{lle} d'Egrigny, dans le rôle de Blanche, a été admirable, un physique agréable, une diction sans emphase, des gestes simples, telles sont les qualités que nous avons remarquées chez la comédienne et qui ont été bien accueillies par le public.

PHILEMON.

Silhouette d'une Demi-Mondaine

AUGUSTINE TROP SIMPLE

Encore un nom celui-là qui ne sent pas sa Mascotte. Augustine Trop-Simple, pourquoi pas Madeleine ou Amanda, cela sonnerait moins sec et sentirait plus la violette. Tintine Trop-Simple, un nom aussi plat que l'estomac de la vieille Chevreuse. Cependant il s'harmonise encore assez bien avec la belle que l'on est dotée. Ce n'est pas, croyez bien, qu'elle manque de chic, comme on dit au Casino. Oh non! Aucune mieux qu'elle n'a le don de savoir manier avec autant de goût, la plume et le chiffon. C'est chez elle un raffinement de gommeuse qui d'ailleurs est toute sa science, et par là désinvolture de ses gestes et l'élégance de sa taille de nymphe elle est la reine des boudinées du quartier Batant, l'étoile du Casino du jardin où elle règne en prima. Elle a d'ailleurs un cachet extérieur fort variable, aussi variable que la température en avril. C'est selon le milieu où elle se trouve. Quand elle passe dans la rue, rien de la Cocotte ne se trahit en elle, sa démarche et son maintien lui donnent un air à la fois candide et grave, ses beaux yeux cendrés sont constamment baissés à terre, l'on peut même voir sur ses lèvres roses errer un sourire ingénu. On dirait une Mascotte sortant du temple de Vesta.

Augustine Trop-Simple n'est ni belle ni vilaine, elle est passable, elle serait charmante sans un grand défaut physique à ajouter à toutes ses mauvaises qualités morales. Elle a un nez et un menton pointus qui feront un jour carnaval ensemble. En revanche elle a un cœur excellent. Ah mais! je ne veux pas dire par là que comme la Madeleine de Jésus-Christ, elle a beaucoup aimé, ou qu'elle est capable d'aimer beaucoup, non je veux dire qu'elle a un cœur solide, voilà tout. Tintine Trop-Simple d'avoir de l'amour pour quelqu'un, allons donc pour quelque chose je ne dis pas. Aimer mais c'est de l'enfantillage, elle est trop sérieuse pour cela maintenant. C'était bon il y a quelques années, alors qu'elle croyait encore à l'amour éternel, aux serments faits entre deux baisers à l'ombre des buissons ou sous les branches des bois.

Il y a quelques années de cela, elle avait à peine quatorze ans, elle était déjà gailarde, sa mère la mit en apprentissage, espérant lui faire apprendre l'état de tailleur. C'était pour l'avenir une hébée de plus dans le bataillon de Cythère. Augustine s'ennuiait, bientôt elle pensa que supporter seule le fardeau de ses quatorze printemps était chose trop monotone, sa passion pour le culte de Vénus devint alors irrésistible; elle voulut jouer à la Juliette et avoir son Roméo.

Leurs amours furent grandioses, elles durèrent plus d'un mois; quand un jour on la vit les yeux rouges et les lèvres pâles, l'ingrat avait oublié ses promesses et parjuré ses serments dans les bras d'une rivale heureuse; pendant quelques jours elle en ressentit un vif chagrin, ses joues vermeilles perdirent même leur éclat, mais bientôt son visage altéré reprit sa fraîcheur habituelle, elle venait de trouver dans les bras d'un nouvel adorateur la consolation de l'abandon du premier, cette fois cette nouvelle ydille dura longtemps, quoique leur beau ciel d'amour fut de temps en temps obscurci par de gros nuages. C'est à un de ses inter-mèdes qu'elle doit d'avoir acquis son surnom de Trop-Simple, l'aventure est assez originale pour qu'elle mérite d'être relatée. Elle fort remarquable d'un jeune homme, un étudiant je crois, celui-ci dans une lettre qu'il lui fit tenir, lui déclara sa flamme avec tout le feu d'un amour passionné, elle avait promis une réponse. Quand on la lui demanda elle répondit à l'intermédiaire que c'était trop simple; en une minute elle répéta vingt fois ce mot, ce fut toute sa réponse. Le jour même elle fut baptisée, huit jours après c'était une célébrité.

Quelques temps après Augustine Trop-Simple devint maussade, ses traits s'altèrent visiblement et un jour on la vit descendre de la gare un mouchoir sur les yeux, elle venait de reconduire son Roméo qui partait pour cinq ans dans la légion des fils de Mars.

Pendant six jours elle fut inconsolable, le septième était un dimanche, elle crut que la promenade serait un adoucissement à ses chagrins; toute la journée elle erra à travers les prairies, cueillant les bleuets et effeuillant la blanche paguerette. En passant près de Chalseule elle vit un gros nœud-papier qui se balançait sur l'onde en souriant à travers les roseaux. Elle le voulut; en étendant les bras pour le cueillir elle fut surprise de voir son image réfléchie sur l'onde, et comme le beau Narcisse elle s'oublia jusqu'à s'admirer: elle se trouvait charmante; quant au nœud-papier elle ne le vit plus et l'oublia. Elle était venue rêver, quand elle parut un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres ardentes, encore humides du baiser donné sur la nappe liquide. Le soir elle était à l'Alcazar; à partir de ce jour ce fut une habitante et quand le Casino ouvrit ses portes après sa transformation, ce fut elle qui étreigna le parquet et la buvette, elle dansa la première valse et but le premier bock, elle ne fait jamais relâche et chaque dimanche on peut la voir en regardant parmi des demi-mondaines élégantes; si vous voyez deux yeux pétillants sous un chapeau mousquetaire, ce sera elle.

Elle a bon cœur disais-je, c'est vrai elle ne refuse rien quand on y met le prix. C'est un bon garçon de fille.

FLORANGE.

Carnaval vient d'exhaler son dernier soupir; il est mort cette année après avoir amplement vécu. Certains chroniqueurs prétendent que carnaval est bien mort et que le remède le plus efficace ne pourrait le faire renaître de ses cendres. Il se peut qu'ailleurs on ne fête plus cette antique saturnale, mais au moins ici il est en pleine vigueur. Demandez-le plutôt aux habitués du Casino du Jardin. Pendant toute la durée des fêtes, le bal du Casino a eu peine à contenir la foule masquée qui se pressait tous les soirs pour venir se livrer aux délices de la chorégraphie. Inutile de vous dire que le bataillon de nos impures était au grand complet et que toutes rivalisaient de grâce et de franchise gaieté.

La fraîcheur, la richesse et la variété de leurs costumes offraient un assez bel aspect. Les disciples de Terpsichore ont donc pu tout à leur aise donner libre cours à leur innocente passion. En un mot, on a bien ri, on s'est bien égayé, on a choyé dignement ce bon carnaval.

La grosse Marie a quitté furtivement ces jours-ci notre ville pour se rendre, dit-on, dans la capitale. Il va sans dire qu'elle était accompagnée de ce même type qui l'année dernière la traînait dans les rues. Employé dans une de nos administrations financières, son adorateur avait quitté sa place; je ne sais pour quelle cause et avait résolu de prendre son essor pour Paris. Voilà pourquoi notre chère Marie n'est plus dans nos murs.

UN BISON TEINT.

Romans

Julia la brune, qui, grâce au procédé de Miss Alium, est d'un blond doré, est venue s'abattre dans nos murs depuis quelque temps. L'année dernière, à la brasserie de la Nuée-Blanche elle fit connaissance d'un jeune gentleman qui se trouvait à Lyon, un disciple d'Esculape, si j'ai bonne mémoire.

Après avoir possédé son cœur et plus principalement sa bourse, ses parents le rappelleront dans son pays, ce qui n'était pas du goût et changeait les conditions de la belle Julia, qui abandonna Lyon pour venir roucouler aux pieds du jeune homme.

Mais, jeudi dernier, les choses changèrent de face, car Julia, voulant commander en maîtresse, fit une des scènes les plus scandaleuses qui mit en émoi les paisibles habitants de la place des Cordeliers, ainsi que de l'Avenue de la Gare, et ce ne fut que grâce au concours désintéressé de deux messieurs au képi galonné, qui intimèrent l'ordre à Julia la Lyonnaise de quitter au plus vite le charmant hôtel qu'elle occupait, ainsi que la ville de Romans.

Elle est, paraît-il, allée retrouver son amie Jeanne Carrare, à Valence. Bon voyage!!!

Hier avait lieu au théâtre de Romans un grand bal privé et masqué; les belles impures seraient-elles déçues, qu'un grand nombre d'entre elles ont brillé par leur absence; malgré cela, j'ai aperçu la belle Emma en costume de folie, avec perruque blonde pour cacher la sienne qui est dégarinée. J'engage cette belle petite à ne pas tant lever la jambe et à se souvenir de Notre Dame de la Délivrance.

La belle Pauline et son intime Eulalie cascaded de plus en plus; leurs jeunes adorateurs leur ont payé un vermouth qui leur a échauffé la cervelle.

Maria la Lyonnaise s'est abonnée à la *Bavarde*, elle est très satisfaite de voir paraître son nom sur le journal. Je l'ai rencontrée dernièrement sur le pont de Caux, pourrait-elle nous dire ce qu'elle y allait faire.

Prenez, belle petite, une bonne résolution et que ça soit la dernière fois que vous paraissiez dans la *Bavarde*.

LE COQU DU VILLAGE.

ANNONAY

Lecteurs d'Annonay, pourquoi cessez-vous de nous entretenir de vos impures? Elles sont pourtant charmantes ces biches, et il y a de bien jolies histoires qui circulent sur leur compte. Voyons, dites un peu ce que font Julie, Maria la Blonde, Nini, Joséphine, etc.

CHARLES.

SAINT-ETIENNE.

Dimanche nous avons eu la visite de notre belle compatriote Rachel Mignon, que nous n'avions revue depuis le mois d'août-dernier.

Elle a fait de nombreux bruits-braseries Bernoise, de la Maison Dorée, l'avenue de l'Opéra, etc. Le soir nous l'avons aperçue un instant dans une loge de l'Eden.

Toutes ses amies avaient peine à la reconnaître. L'illustré hêbé de la brasserie des Jacobins à Lyon est devenue une grande dame et elle brille au milieu de toutes les plus jolies constellations du firmament lyonnais.

Claudia de la Maison Dorée, la diaphane hêbé, prend toujours des formes de plus en plus appétissantes. C'est aujourd'hui la reine des serveuses de bocks de notre ville. Aussi a-t-elle une véritable cour d'adorateurs et on nous assure qu'elle n'est point insensible à leurs hommages.

CASTELLA.

Céline de la Taverne de l'Opéra, une des biches qui ont brillé au premier rang de notre demi-monde et qui a conservé de beaux vestiges de son ancienne splendeur, se plaint de ce que la *Bavarde* l'oublie.

Réparons nos torts. Céline songerait à quitter St-Etienne pour aller habiter Lyon. C'est la vue de Rachel Mignon qui lui a donné ces idées d'émigration, car elle s'est aperçue que les brouillards de la seconde ville de France n'étaient point nuisibles à l'éclosion des fleurs stéphanoises.

D'ailleurs Céline se trouve trop à l'étroit dans le petit établissement et elle est lasse de toujours servir des bocks aux comiques du théâtre insensibles à ses charmes.

Maria, l'Allemande, la blonde jouvencelle, se promenant bien mélancoliquement avec une amie, dimanche, sur la place Marengo. Elle ne s'est déridée un instant qu'aux accords de la musique du 38^e de ligne, si excellentement dirigée par M. Vachon.

DE BOIS VERT.

A la brasserie Berneux nous avons une nouvelle hêbé qui nous arrive en droite ligne de Lyon, où elle servait à la brasserie Bonhomme.

Elle répond au nom de Céline et a été un instant célèbre dans la seconde ville de France par ses rivalités avec Eugénie Sphinx, la collègue de notre compatriote Rachel Mignon, à la brasserie des Jacobins.

Jeanne Viperé qui a servi autrefois chez Berneux, est actuellement dame de comptoir à Lyon, brasserie du Siècle. Elle ne doit pas y rester longtemps, devant aller rejoindre sa sœur Annette la licheuse à Nice.

Maria Courteix fait toujours parler d'elle. On la rencontre souvent à l'Eden et partout où il y a des noces à l'hon.

Ses chevaliers ici sont nombreux, car elle n'est pas avare de ses faveurs.

CASTELLA.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La semaine a été bonne. Deux troupes parisiennes étaient de passage.

Mardi, les artistes des Variétés ont joué *Télé de Linotte*. La salle était comble. L'interprétation a été excellente. Jeudi, nous avons eu le *Roi s'amuse* avec M. Talbot. J'aime mieux le passer sous silence, tout a été faible jusqu'à Talbot, très inférieur dans *Triboulet*.

Samedi, au théâtre de Mme Joly, représentation de *Marceau*. Jason a, comme toujours, été superbe dans le rôle du général de la Convention. Une belle couronne a été offerte à la charmante bénéficiaire. DE BOIS DURCI.

ECHOS DES BRASSERIES

La grande Joséphine des Deux-Mondes est absolument lancée. Elle fait des noces abracadabrantes avec ses amis de la garnison. En voilà une qui n'est pas fière. Elle ne repousse aucun soupirant, chacun a droit à son cœur.

Il y a quelques jours que nous n'avons aperçu la belle vicomtesse de la Bachasse. Que devient-elle?

Maria Bidoche est toujours à la brasserie de Mulhouse où elle brille à la tête des hêbes de l'établissement. On la dit amoureuse d'un gentleman qui refuserait de répondre à sa flamme.

Rose et Madeleine, les anciennes princesses de la sacoché à la Grande Brasserie sont absolument lancées dans notre bicherie stéphanoise. On les rencontre partout au théâtre à l'Eden, en voiture, etc. Elles affectent de ne se voir de même et se font passer pour les deux sœurs.

CASTELLA.

Nous rencontrons souvent à l'Eden la baronne du Château rouge, alias Antonio, en compagnie de la petite Anna la grenobloise. Qui se rassemble, s'assemble, les deux gambillieuses sont faites l'une pour l'autre.

FAITES-UNCEP?

M. Bonnardel doit être satisfait, il

fait des recettes colossales avec ces inimitables artistes qui ont nom: Trewey et Royer.

Nos belles stéphanoises ne manquent pas une soirée, c'est si gentil l'Eden avec ses loges et surtout avec ses salons, n'est-ce pas, mesdames de la Bachasse, Maria Coutoux, Mascotte et tutti quanti. BAUCIS.

LE PUY

Eh bien, lecteurs du Puy, vous, qui autrefois étiez si zélés à nous raconter les exploits de vos cascadeuses, est-ce que vous oubliez cette bonne « Bavarde ». Reprenez vite la plume et chaque semaine un petit mot pour nous fixer sur le sort de ces belles.

Il y en a pourtant un joli stock. Il faut qu'au prochain numéro nous en puissions parler. DON SALLUST.

ROANNE.

Annette et l'arrogante Marie tiennent beaucoup à afficher leur réconciliation depuis que la *Bavarde* a annoncé leur brouille; aussi ne voit-on plus que ces dames dans les rues.

Maria se fait toujours écarter d'une véritable meute; cette chère Annette ne vous suffirait-elle pas, et le concours de ces aimables caniches vous serait-il aussi nécessaire? Mais alors pourquoi aller si fréquemment, rue Bayard, dans une certaine maison bien connue des Roannais en quête de bonnes fortunes? Quelle dégringolade, belle Marie, depuis qu'il n'y a plus moyen de repêcher un nabab sérieux.

Pardonnez-moi, ma toute belle, de révéler ainsi ces petits secrets de Polichinelle, et surtout ne me sèvez pas un petit chien de votre chienne, il ne saurait me rendre les mêmes services qu'à vous.

La sœur de Marie, la très fière Mélanie, enveloppe aussi dans un dédain superbe tous les Roannais depuis que son nabab la trimballe en coupé.

Vous avez tort, belle impure, de montrer tant d'orgueil; il n'y a vraiment pas de quoi. Vous devriez d'ailleurs mieux vous souvenir du temps peu éloigné encore où vous partagiez libéralement votre cœur et votre logis entre tous ces mêmes Roannais. Puis méfiez-vous de votre faible pour les Toulousains; si votre protecteur s'en apercevait, cela pourrait vous jouer un vilain tour.

Adorable Louise, écumoir de mon amour! faut-il que tu aies peu de cœur pour continuer, malgré les avertissements de la *Bavarde*, à t'offrir en pâture à la risée de toute une ville. Tu ne comprends donc pas le mépris et le dégoût que tu inspires à tous ces Roannais dont tu t'es tant moquée. Tu ne vois donc pas qu'ils ont horreur de cette tête platée?

Nous apprenons que Mathilde la Grande vient d'être forcée, par ordre supérieur, de mettre un terme à ses exploits à Roanne. Cet oiseau de passage s'est envolé vers une contrée plus hospitalière. Ce sont les Stéphanois qui ont hérité de cette tendresse.

Bon voyage! MÉPHISTO.

On assure que la belle Caroline vient d'être subitement abandonnée par son protecteur.

Nous serions heureux de savoir si l'est vrai qu'elle cherche à conquérir le cœur de certain fils de Mars en compagnie duquel nous l'avons rencontrée. PAULO.

CLERMONT-FERRAND

Toutes les belles se sont réunies samedi soir, à huit heures, dans un local de la rue des Salins. Cette réunion avait pour but de fixer quel serait le supplice qu'on infligerait aux correspondants de la *Bavarde*, si toutefois on parvenait à en découvrir un seul.

Quelques minutes avant l'heure indiquée, nous sommes allés rue des Salins. C'est à grand-peine que nous avons pu nous faufiler dans ce local. Après nous être postés dans un coin et à l'abri des regards de nos belles, car si nous avions été vus, il est probable que nous aurions subi un mauvais sort.

Dans cette enceinte, nous reconnaissons Emilie, Jeanne l'Altérée, Sacoche, Esther, Zoé Rienne-de-Chien-Chien, Zozo de Lyon, Marie la Vadrouille, Titine, la grosse Maria Boule-de-Suif, Maria la Sourde, Leïdche, Louise, Margot, Maria Planché-aux-Pains, Louise, Fernande, Bergère-aux-Gants de la rue Gonod, etc., etc.

Comme doyenne des Vadrouilles de Clermont, la grosse Maria préside la réunion. Sur un table, nous apercevons, au lieu du verre d'eau traditionnelle, un verre de vin; la sonnette est remplacée par un paquet de godelots, qu'il nous tarde de voir agiter.

La grosse Maria explique que la réunion a pour but de fixer quel supplice on infligera aux correspondants qui osent raconter leurs escapades.

La présidente a apporté plusieurs *Bavardes*; elle lit un article concernant Reine. Au même moment cette belle fait son entrée en trébuchant.

LA PRÉSIDENTE. — D'où venez-vous comme ça? Vous savez bien que la réunion devait avoir lieu à huit heures et que vous deviez être là à l'heure.

REINE. — J'étais partie assez tôt de ma chambre pour être à l'heure à la réunion; mais en route j'ai trouvé mon michet sérieux qui m'a payé un rhum sur le zinc.

LA PRÉSIDENTE. — Je vois bien que vous avez bu un rhum; vous trébuchez.

REINE. — Pardon, grosse Maria, il me faut plus d'un rhum pour me raidir.

LA PRÉSIDENTE. — C'est bien. Reste tranquille. Je continue la lecture des articles rigoureux concernant. Elle lit quelques lignes sur Maria-la-Vadrouille.

MARIA LA VADROUILLE (se levant). — Ah! si je tenais le Pedro qui me chine depuis quelque temps dans la *Bavarde*, quelques racles je lui administrerais.

LA PRÉSIDENTE. — Je le répète, nous sommes réunies pour savoir quel sort nous ferions subir aux correspondants. Une de nos congénères ne peut arriver à Clermont sans qu'au moins un correspondant raconte ce qu'elle fait, ce qu'elle dit.

Zozo (de Lyon). — Je demande la parole à ce sujet.

LA PRÉSIDENTE. — Elle vous est accordée.

Zozo (de Lyon). — Venant de Lyon, j'arrive depuis quelques jours seulement à Clermont. Je n'ai pas le temps de changer de chemise, car il me voilà déjà collée dans la *Bavarde*. J'avais quitté Lyon parce que dans cette ville je ne pouvais faire un pas dans la rue que cela était raconté dans cette feuille. Je suis venu à Clermont, croyant n'être pas connue, va te faire foutre, voilà que déjà un Zizi me chine. Je me charge de jeter de l'arsenic dans son bœck, si je parviens à le découvrir... et...

Plusieurs voix: Assez! Assez!

LOUISE (se levant). — Zozo a bien raison de ce qu'elle vient de dire. Mais moi, j'ai encore été plus éprouvée que elle par ce journal.

LA PRÉSIDENTE. — Comment ça?

LOUISE. — J'avais un amant fidèle...

(elle est interrompue par la présidente).

LA PRÉSIDENTE. — Tous mes amants m'ont été infidèles, et Dieu sait si j'en ai eu depuis vingt-cinq ans que j'exerce le métier de Vadrouille.

LOUISE. — Je disais que j'avais un amant fidèle. Un jour il me trouve en compagnie d'un artiller, il me lache d'un cran, je fais tout ce que je puis pour le rattraper, mais nenni, il ne me crut plus; ne pouvant trouver une maîtresse aussi jolie que moi, le désespoir le prit, il se fit gendarme. Quand j'ai appris cela je le regrettais, c'était un bon zig. Vous comprenez, ma douleur quand dans la *Bavarde*, j'ai lu un article de Vadrouillard, me rappelant mon ancien amant. Oh! le pauvre (le gendarme) je le regretterai toute ma vie.

LA PRÉSIDENTE. — Il est déjà dix heures, il faut terminer cette réunion au plus vite (Elle lit un article où elle est traitée de Boule-de-Suif, par Pedro). Que je le repêche celui-là.

TOUTES LES BELLES EN CHOEUR. — Mort à Pedro, à Vadrouillard, à Zizi, à Abrah et à tous les correspondants.

La présidente agit son godelot, mais en vain. Alors elle déclare que la réunion est terminée et recommande aux belles qui sont présentes de chercher les correspondants et de ne pas les épargner.

A dix heures et demie nous sortons de cette réunion, en ayant par-dessus les épaules. Comme on voit, nos belles n'ont pu s'entendre sur le supplice qu'on infligerait aux correspondants si on les découvrait.

Ces derniers n'ont qu'à redoubler d'activité pour raconter les escapades des vadrouilles de notre ville; car nous sommes sûrs d'avance qu'elles ne pourront pas en découvrir un seul.

Pour copie conforme:

FOUCHTRA.

Malgré les nombreuses razzias de roudées qu'opèrent depuis quelques jours la police, on ne peut faire un pas dans une rue sans être accosté et cela même en plein jour. De tous côtés on ne voit que des vadrouilles.

Nous espérons que la police, avec son zèle habituel, nous débarrassera au plus tôt de cette mauvaillavie.

ORANGE & CHARTREUSE.

Chère Brunette frisée, Toi à qui on donnerait le bon Dieu sans confession, à l'avenir sois plus sage que tu ne l'as été jusqu'à ce jour, évite d'offrir à ton mari prétendu et même à ses amis, le lait qui nous fait vivre quand nous sommes encore bête et ne les retire plus le soir jusqu'à minuit, car tu n'ignores pas que la *Bavarde* voit tout, sait tout et pourrait le dire beaucoup de choses qui te déplaieraient fort.

C'est un petit conseil de tes amis.

ORANGE & CHARTREUSE.

Nous liions heureux de savoir ce que la belle Lizette va faire aussi souvent dans les environs des Halles.

Nous conseillons à cette belle petite d'être un peu plus réservée, car sans quoi nous pourrions raconter ses nombreuses escapades.

BLONDIN.

ALAIS

Grand nouvelle, mes amis! La planteuse fille que Nemo a baptisée Louis Flobert vient de lever le camp! Et la noble et majestueuse châteline, quelques-uns disent marquis, qui habitait tout près, vient de déménager son manoir bâti en bois où fleurissaient les plus éclatantes fleurs de lys.

Ah! si la *Bavarde* me fait l'honneur d'insérer cette nouvelle, ça va bien jeter la discord au camp des Alphonces. Mais il n'est bruit, en ville, que de cette disparition.

Ma nouvelle ne sentira donc que le réchauffé.

Je demande à M. Nemo, qui est d'ordinaire si au courant des équipées des Nanas alaises, de vouloir se mettre à la piste. S'il le faut, je l'aiderai, et à nous deux, nous pourrions, sans conteste, dériver le front des plus moroses lecteurs de la *Bavarde*. Oh! si ce brave et spirituel journal n'en a pas, je le sais, mais je tenais à offrir ma collaboration. Les quelques histoires que je me propose de raconter auront un succès fou, j'en réponds.

A Nemo de me seconder.

OEIL-DE-LYNX.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Vendredi, la troupe des tournées artistiques dirigée par M. Martial nous a donné *Divorçons*. Ça été un four complet au point de vue de l'interprétation, et n'était l'esprit de Sardou et la bêtise de M. Pailon, nous aurions pu se renouveler les scènes qui ont marqué l'entrée en campagne de la troupe Arias. Allons, cette exploitation des tournées artistiques tombera d'elle-même, grâce à la nullité des artistes qui les font. Notre modeste société vaut cent fois la troupe de M. Martial, si l'on examine bien le travail de chacun de ses membres.

On nous assure qu'un drame nouveau, la *Camisarde*, écrit par un auteur du cru, sera représenté dimanche. Cette pièce qui montre notre pays comme le berceau de la liberté de conscience, qui a été applaudie, parait-il, par des sociétés littéraires de Nîmes, aura, je le crois, tout le succès que mérite l'auteur et les traducteurs. Car il faut dire que la *Camisarde* est l'œuvre d'un félibre provençal, et bien que nous n'estimions guère les rèves de ces littérateurs « revenants », nous devons constater que Paul Gausson a toutes les qualités d'un bon écrivain français, et qu'il a même su acquiescer, dans le midi, l'estime universelle de tous ceux qui aiment la vraie et saine poésie.

Attendons-nous donc à une soirée délicieuse.

NÉMO.

CARPENTRAS

Chère Brunette frisée, Toi à qui on donnerait le bon Dieu sans confession, à l'avenir sois plus sage que tu ne l'as été jusqu'à ce jour, évite d'offrir à ton mari prétendu et même à ses amis, le lait qui nous fait vivre quand nous sommes encore bête et ne les retire plus le soir jusqu'à minuit, car tu n'ignores pas que la *Bavarde* voit tout, sait tout et pourrait le dire beaucoup de choses qui te déplaieraient fort.

C'est un petit conseil de tes amis.

ORANGE & CHARTREUSE.

Nous liions heureux de savoir ce que la belle Lizette va faire aussi souvent dans les environs des Halles.

Nous conseillons à cette belle petite d'être un peu plus réservée, car sans quoi nous pourrions raconter ses nombreuses escapades.

P. LIKAN.

NÎMES

Blanche et Joséphine continuent toujours à cascader de plus belle.

Ces belles de nuit s'en payaient à cœur joie samedi au bal des Folies-Nimaises. Nos vadrouilles ne mettent pas en profit les avis de la *Bavarde*.

Aussi, belle Blanche, vous feriez bien mieux de vous acheter une robe au lieu de vous bourrer, comme vous le faites, de soupes au fromage. Cela vous profiterait davantage et vous n'exhiberiez pas à tout le monde, comme vous le faites, la moitié de vos appas.

Mettez en profit ce que votre ami Benvenuto vous dit, belle Blanche, vous le remercirez plus tard.

BENVENUTO.

Nîmes-mondain. — Je voudrais bien savoir qu'elle est la jeune sylphide qui a débarqué à Nîmes dimanche à notre gare par l'express de 2 h. 2, venant de Tarascon.

Cette biche avait pour compagnon de route un magnifique chimpanzé auquel elle a gracieusement offert une place dans le sapin n° 68.

Henriette et Marguerite, les deux gentilles lyonnaises qui deviennent de plus en plus nimaises, sont bien souvent aux loges des secondes du Grand-Théâtre.

Il faut croire qu'elles aiment passionnément les œuvres des grands maîtres. Elles ont toujours de charmantes toilettes et ne s'efforcent pas comme le fait la petite E... la femme Léopard. Mes chères belles, Brellan carré vous reverra un bon point.

Grand-Théâtre. — Jeudi dernier à la représentation de « Rigoletto » un agent de police (le n° 12 pour ne pas le désigner), a voulu imposer silence à quelques personnes qui causaient dans une loge, et sa façon d'agir m'a paru légèrement inconvenante. Il n'en coûte pourtant pas beaucoup d'être poli, monsieur 12; dans tous les cas si pareil fait se reproduisait, je ferais remarquer que par son verbe élevé, il fait bien plus de bruit qu'on ne peut en faire en causant à voix basse.

BRELLAN CARRÉ.

LA GRANDE-COMBE

Avant-hier au soir, vers huit heures, après avoir pris mon moka et en fumant un Londrès, je longeais d'un pas mélancolique la place de Bouzac, lors-

que, arrivé à un certain endroit, je crus entendre des cris féminins.

Je m'avançai doucement et à pas de loup du côté où paraissent ces cris, lorsque, tout à coup, qu'elle ne fut pas ma surprise, en apercevant la belle Louise la Pincée, en compagnie de son jeune fils de Mars.

J'écoutai un moment et la conversation me parut intéressante. J'écoutai jusqu'au bout et promis aux lecteurs de la *Bavarde* de raconter ce doux entretien dans un prochain numéro.

A l'avenir, petite biche, tachez donc d'être un peu plus réservée dans vos entretiens, car le correspondant de la *Bavarde* qui vous a déjà prouvées, vous surveille et racontera toutes vos petites escapades.

Depuis quelques jours nous voyons se diriger du côté du Gardon à huit heures du soir la Fritzie.

Elle ne va pas, je suppose, cueillir la violette à cette heure.

Prenez garde!

Bois-sans-Soif vous regarde.

BOIS-SANS-SOIF.

Dans le dernier numéro, je racontais que Louise F... avait quitté notre ville, pour aller habiter un pays inconnu. Quelle n'a pas été ma surprise en apprenant ça, voulant se convertir, elle a été habiter au mont Cadagu.

Nous raconterons prochainement si sa conversion est sincère.

DIOMÉDÉE.

UZÈS

La petite Marie est toujours charmante, mais elle a tort de trop faire attention aux discours du grand brun. Si elle ne change pas de conduite, gare à elle. Lecteurs d'Uzès, renseignez-vous donc.

LABEL.

PONT-SAINT-ESPRIT

Qu'est devenue Marie Lorgnon? Telle est la question que la petite Fleur-de-Choux adresse à Rose Soupe-au-Lait, en flânant sous les micocouliers de la promenade du Midi.

Marie Lorgnon, dont la taille élancée se redresse avec la fatuité d'une tige de lis, vient de faire un voyage à Nîmes, et cependant il ne s'agit pas d'un rendez-vous, le Pont-Saint-Esprit, fertile en tête-à-tête de cette nature, ne donne pas à Marie l'occasion d'en sortir. L... Voulait-elle assister à une représentation théâtrale et voir jouer la *Mascotte*? Mais non, puisque Marie connaît cette pièce et tant d'autres, notre belle petite a été appelée au chef-lieu du département pour recevoir les instructions d'un protecteur.

Voyez-vous ça, une femme qui va recevoir et donner des explications! Et à propos de quoi, ces explications? Demandez-leur de Choux.

Il est question, répond Rose, d'un futur présent que les circonstances ont rendu impératif.

Si s'en est suivi des cancanes qui ont motivé l'appel de Marie à Nîmes, et depuis son retour, elle dit à Gothion, son cordon-bleu, qu'elle désirait un cristal de roche pour son lorgnon...

Gothion qui sait lire, écrire et parler aussi bien que le Charles des rendez-vous bourgeois, a reconnu par une missive que le protecteur, usant d'un droit que la position de Marie lui donne, avait voulu savoir quelle était l'étymologie du mot « poulet ».

Quoi qu'il en soit, Fleur-de-Choux et Rose Soupe-au-Lait devaient bien se taire. Marie Lorgnon ne leur doit rien, et pourrait à son tour nous dire que Nîmes est moins grand que Marseille.

Jean de SALON.

BAGNOLS (Gard)

LES HOMMES DU JOUR

I. — Mon Neveu

Voici, au sujet de mon « neveu », appellation par laquelle on désigne familièrement un jeune gommeux qui vient d'occasionner un peu de tam-tam autour de son nom, à propos d'une affaire graveleuse dont il a été et dont il le peut-être encore le héros, et dans laquelle se trouve mêlé quelque chose comme un Sganarelle battu et content, *voilà, traité par traité*, quelques lignes auxquelles il voudra bien accorder, je l'espère du moins, le mérite d'une impartiale franchise :

« Mon neveu » est le lion du jour, c'est le Rollin bagnolais. Ici, on ne jure que par « mon neveu ». Dans les cafés, au Cercle des Mirmidons, voire dans les salons, c'est à ne pas y croire! Ils ont fait cette variante à celle-là: « Mon neveu » ne porte que ça! disent-ils avec assurance. Et devant cet argument on s'incline et on prend le drap de « mon neveu ».

Il serait impossible de faire autrement! « Mon neveu » fait la hausse et la baisse dans la mode. Il monte à cheval avec un pschutt à rendre jaloux les meilleurs jockeys de Chantilly. Il n'y a pas à quatre pour chanter comme lui la gaudriole et la chanson de gommeux! dans ces genres, il passe lestement la jambe sur les Mathieu et les Libert: des mythes, comparativement. A cette distinction de chanteur romique, il joint celle de journaliste facétieux. Chacun, à Bagnols, se rappelle encore la polémique qu'il soutint si cauteleusement, ici même, sous la signature *Carabasse*, contre un intrus, de pitoyable mémoire.

« Mon neveu » est de toutes les soirées; à table d'hôte, il devient le Hyacinthe des commis-voyageurs. J'avoue qu'il a un certain esprit naturel: c'est un Brummel de province, mais un Brummel inexpérimenté et un tantinet fat. Un Brummel qui sortirait de l'école Saint-Stanislas.

Avec cela, une foule d'aventures gaillardes que l'on pose auprès des dames: un jeune homme qui monte crânement à cheval, qui chante à ravir la gaudriole dans les salons et qui à la suite dans la *Bavarde*, doit inévitablement avoir des aventures gaillardes. Aussi, en a-t-il! Il serait incomplet sans cela. Je connais pas mal de femmes mariées dont le cœur bat bien de fureur lorsqu'elles aperçoivent « mon neveu » sur son azean, caracolant sur la route.

Une de ces dames — à laquelle je faisais allusion en débutant — bien connue dans la haute note bagnolaise pour une croquette de cœur, se l'est approprié; aujourd'hui, « mon neveu » est en plein dans ses serres de velours. Ne craignez rien :

à bon chat, bon rat. « Mon neveu » sait très bien son rôle. C'est un poseur de lapin qui n'en est pas à

RÉDACTEUR EN CHEF

NANA

BUREAUX

302, rue St-Lazare

LE TROTTOIR

FEUILLE PUBLIQUE

"Tout homme a dans le cœur un cochon qui sommeille"

ADMINISTRATEUR

La Fille ÉLISA

BUREAUX

302, rue St-Lazare

LES PENSÉES DE NANA

MON PETIT SOLDAT — CHEMISES DE FEMMES

Lire à la 2^e page

Les Mal-Mariés de Montrouge

Sommaire

Un mot aux Lecteurs : LA RÉDACTION. — Notre naissance. — Les Pensées de Nana : NANA. — La Marchande d'amour (poésie) : CUPIDO. — Mon petit Soldat : LA BELLE ÉLISA. — Cheveux de femme : LA GRANDE IZA. — Sonnet : SAC-AU-DOS. — Conseils aux Jeunes Filles : NINON DE LENCLOS. — Notre Concours. — Académie Française.

Un mot aux Lecteurs

On a bien fait la rue; on peut bien faire le trottoir. Le trottoir est la partie de la rue la plus propre. Parfois des dalles. Le pavé et le macadam sont pour les bêtes. Les gens ont du granit. Ne faites donc pas votre petite bouche en lisant ce titre. Il est carré, il est osé, il est d'aplomb.

Jusqu'alors le gouvernement s'est réservé le droit de monopoliser le vice. Il enrégimente, il contrôle, il a la haute main dans tout ça. Bien, mais nous aussi, nous voulons voir clair et nous voulons nos franchises. Nous dénoncerons tous les abus de l'autorité. En même temps, nous serons une gazette très littéraire. Chaque mois nous instituerons des concours à l'effet de récompenser le meilleur mémoire sur la fécondité ou l'allaitement maternel. Tous les ans, nous organiserons un grand concours de rosiers. On fait ce qu'on peut. Le trottoir peut bien encourager la vertu — qui n'est pas son article, les grands magasins de lingerie vendent bien des vases du Japon, qui n'ont rien du leur.

Nous mettons notre feuille sous l'invocation de Ste-Madeleine — une pauvre fille qui sait ce que c'est.

On remarquera que nous avons mis le prix des abonnements dans le bas. Ces dames savent que dans le bas ça porte toujours bonheur.

Sur ce, mes lecteurs, soyez mignons: achetez-nous. Nous vous aimerons bien et nous serons bien drôles.

LA RÉDACTION.

NOTRE NAISSANCE

Sans mauvaise pensée aucune, simplement histoire d'avoir une rédaction brillante, nous nous étions adressées à des gens haut placés, capables de donner au trottoir, l'importance qu'il mérite. Nous avons reçu des lettres très indignées, ou très étonnées ou très aimables.

C'est la bonne qui a été chargée de dépouiller cette volumineuse correspondance.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques échantillons de ces lettres.

De Sarah.

Impossible, ma chère Nana. Ton trottoir est tentant, ce serait ajouter un fleuron à ma couronne d'artiste. Mais Jacques est là. Jacques m'enchaîne. Jacques m'étreint. J'autorise à publier en feuilleton: Les Mémoires d'une chaise. Libre à tes rédactrices d'y ajouter, pour faire suite, les Mémoires d'un canapé.

A toi, quand même, SARAH.

Madame.

Ma femme est occupée, je vous suis bien obligé de votre intention. C'est aimable d'avoir pensé à elle pour faire le trottoir avec vous, mais le théâtre l'absorbe.

Je pourrais vous faire quelques chroniques, si vous le désirez.

Votre, Monsieur LIZIC.

Au dos d'une carte de la baronne d'Ange.

Pourquoi me prenais-tu? J'ai rédigé en chefesse le Lapin. C'était, on m'aurait dit d'écrire, ça pour me coser du tort dent le commerce.

Je peux de langues.

LA BARONNE D'ANGE.

Beaucoup d'autres personnes nous ont envoyé leur adhésion. Il faut citer parmi elles: le baron de Caux, le vicomte de Germiny, le capitaine Voyer — pour ne nommer que les gens chics.

CHRONIQUE

Les pensées de Nana

Je dois vous avouer que j'ai toujours eu l'idée de rédiger en chef un journal. Nana, ça doit bien faire au bas d'un article. Nana, ça sonne, ce mot là. Nana, c'est presque un bégaiement de vieux gaga, c'est gamin et c'est vieillot. Ça confine aux deux extrêmes. Et les enfances sont les deux âges que mon amour peut allumer. J'ai ceux qui cherchent pour n'avoir point trouvé et

ceux qui cherchent pour avoir trop perdu. Les mains qui me touchent ont des tatouements.

Je suis la mouche hystérique, la belle mouche verte. Une cantharide. Je donne la fièvre factice. Il y a des idiots qui m'en veulent. Et ces idiots là respirent des roses qui les enivrent. Mon amour a quelque chose du parfum troublant d'une fleur, on me suit à l'odeur étrange que je répands. J'ai lu dans Coppée — un poète qui ressemble à un curé — l'idylle d'une femme qui laisse après elle « quelque chose comme une odeur qui serait blonde ».

Je suis cette femme là. L'odeur n'a rien de rare. Ça s'achète chez le parfumeur. Les hommes le savent et s'y grisent tout le même, quand ils sont à nos pieds, étendus bêtement, que nous leurs disons nos trahisons, nos moqueries, nos dupes, nos roueries. Ils se prennent à sourire et nous étreignent plus fort.

C'est nous qu'on traite de perfides: je défie aux femmes mariées d'avoir avec leurs maris la franchise que nous avons avec nos amants.

Quand j'ai débute, je n'avais qu'un type — une sorte de prototype — l'ami presqu'ami. On me disait que j'étais unetrainée, on me fuyait.

— Oh! s'écria une voisine, la sale fille! elle a un amant.

J'ai changé de quartier, j'ai pris un local plus grand, j'ai eu des meubles plus beaux; beaucoup de placards et des malles où fourrer les p-tits cousins.

On disait: C'est une courtisane, une drôle de femme qui s'amuse.

— Mes enfants, racontait ma voisine, la femme d'un pharmacien, c'est une fille qui a des amants, mais à part ça, c'est une bonne fille.

Et maintenant, que j'ai tout Paris, maintenant que mon lit s'ouvre à qui paie le mieux, maintenant que je suis la créature horriblement vénale, horriblement despotique que l'on sait, Paris me regarde avec tendresse. J'obtiens pour mes neveux, des places dans l'administration. Je suis saluée, je suis honorée, je suis respectée — et surtout enviée. Les épouses de bien, copient mes toilettes, affichent mon luxe et calquent mes poses.

J'étais une sale fille quand je n'avais qu'un amant. Je suis une grande dame maintenant que j'en ai plusieurs.

Je deviens demain comtesse de Bionne, comme la Schneider. Et je ne rencontrerai un mari que parce que j'aurai eu des amants.

Les hommes sont bêtes. Vérité paradoxale moins monumentale que leur vanité. Ils détiennent au foyer une femme qu'ils ont vue vierge — et courent après une prostituée. Tel ne m'a voulu que parce qu'un autre m'avait. Ils baillent près de leur sainte épouse — vierge et martyre — ils s'amusent près de moi. Vertu: convention.

Cette virginité leur plaît au même titre qu'un tableau de vieux maître, indéchiffrable, mais signé. Ils en font un objet de vitrine. Ils gardent leur adoration pour le grand tableau de nu moderne, déployant toutes les ressources de la chair publique artistement pâmée.

La faim n'est rien, le soleil n'est rien, le reste est tout. J'ai vu des dignitaires de tous les ordres, mettant leur conscience, leurs grades, leurs talents sous mes pieds. J'ai cruellement dansé dessus. Ils m'ont applaudi en riant.

L'un deux m'a donné un saint doré provenant d'une pagode. Il n'y a qu'une couche d'or d'un millimètre sur son corps, tout le reste est du bois. C'est une image. Il n'y a qu'une couche d'homme très-faible sur l'homme: tout le reste est de la bête. Le bipède de Platon n'est donc qu'une bête plaquée d'homme.

J'arrête ici cette chronique. Les hommes qui la liront seront désolés. Elle est presqu'que morale. Les pensées de Nana, ça promettrait autre chose.

Toujours l'éternelle histoire. Il n'y a pas d'homme, il n'y a que des mâles. C'est Nana qui vous le dit et Nana s'y connaît.

NANA.

LA MARCHANDE D'AMOUR

— Or ça, fille charmante, La marchande d'amour,

Vite, ent'ouvre la mantie Et venas moi de l'amour.

— A la brûlante fièvre, Enfant, qui te parcourt, J'abandonne ma lèvre;

— Quoi? c'est cela, l'amour? — Mon sein donne l'ivresse;

Viens dans mon boudoir pour Dérouler cette tresse...

— Mais je veux de l'amour! — Vide ta bourse à terre,

Je te montre en plein jour Mon corps nu, sans mystère;

— Non! Je veux de l'amour.

— Il me faut te l'apprendre, La marchande d'amour

Vend tout ce qu'on peut vendre; Mais ne vend pas d'amour.

CUPIDO

Mon petit Soldat

Je travaille au grand Cent-Six. Tout là-bas, dans le faubourg. Public peu chouette.

Des blouses qui payent tout de même. Les redingotes se font tirer l'oreille. Le bourgeois est dur.

Fichu métier; triste vie, amour de chien. J'ai attrapé une fluxion de poitrine dans le salon. Pas drôle de rester toute une soirée d'hiver, les épaules et les bras nus, sur des coussins de moleskine. Ce qu'on boit c'est froid: de la bière; jamais de ce qui remet le cœur, c'est trop cher. Les clients généreux ne sortent pas du bock: deux sous payés en servant. Quelquefois un saladier de vin sucré, quand on retrouve une vieille connaissance, un habitué, le monsieur qui a monté plusieurs fois.

Fille d'amour! Quand je pense qu'il y en a qui m'ont appelée une fois: fille d'amour. Parfois, avachie dans ma graisse, dans le salon sans messieurs, je me prends à penser. Je revois dans un gros rêve traversé de hoquets et qui sentent l'absorption de mauvaises liqueurs, je revois ma caisse chez la mère. La caisse, c'était mon lit. J'ai grandi là-dedans; ma mère était sage-femme. J'ai connu toute la saleté de l'amour avant d'en savoir la poésie.

Le soir, je lisais des romans où l'on voyait des beaux cavaliers ramasser des roses que leur jetaient des belles dames. Romans d'amour. Alors je fermais mes yeux avec mes poings et je finissais par voir les héros, mais c'était très loin, très loin, dans un paysage qui changeait, un paysage bleu, rouge, doré, comme celui des écrans chinois. C'est en Chine que sont ces beaux cavaliers-là?

Une qui a un étudiant m'a dit qu'on voyait ça parce que le sang picotait; que c'était comme trente-six chandelles.

Maintenant je ne revois plus, le sang ne me picote plus, je suis trop grande. On n'aime personne quand on fait le métier d'aimer en public. Il me reste pourtant une ambition: un jour me donner à quelqu'un, moi qui me donne à tout le monde.

Oh! Me donner, m'abandonner, être heureuse et savoir, enfin, dans une heure, dans une minute, dans une seconde, ce qu'il y a de délicieux à jeter la rose qu'un beau cavalier ramasse.

Mon petit soldat ne vient pas ce soir. Quel homme que mon petit soldat. Il est simple, il est gauche. Il ne m'a jamais touchée. Pas ça. Il vient dans ma chambre. C'est moi qui glisse les trois francs. La Grande en jaune l'a vu — sale bête. Elle a dit que c'était mon amant de cœur.

Non, il ne me bat pas et ne me mord pas. Il ne me demande pas ce que demandent les autres. Il me regarde. Je l'embrasse. Il a des baisers vierges. Jamais, jamais personne n'a eu ces baisers-là. Je les sens monter du cœur, enveloppés dans des sanglots, ils tombent de ma bouche, en même temps que les larmes tombent de mes yeux.

Il m'obéit. Pourtant je ne le commande pas. Les soldats sont des machines comme nous. Ils ont un uniforme, nous avons une tenue. Ici des robes rouges: là-bas des pantalons rouges. Nous la maison, eux la caserne. Leur conscience est une prostituée comme nous. C'est peut-être pour ça que je l'aime et qu'il se laisse aimer, sans haut le cœur.

Nous allons ensemble, les jours de sortie: il a sa permission, j'ai la mienne. Nous nous donnons rendez-vous dans un cimetière. C'est plus gai. Nous sommes chez nous. Les morts ne sont pas mauvaises langues. Nous nous asseyons dans les herbes d'un tombeau. Il me fait un bouquet avec les fleurs des trépassés. Elles sentent bon, elles sentent la liberté, l'oubli — le pardon.

Hier, j'ai acheté un couteau de six sous. Pourquoi? Il a la forme d'un poignard. Il est pointu. J'ai peur, quand je le regarde. Je le vois rouge. J'ai coupé des grossièlles avec: le sang ressemblait au jus de groseille. C'est un couteau d'assassin. J'ai parfois des envies de tuer. Pas l'homme qui monte, lui, mon soldat, mon bien-aimé, mon trésor.

Dimanche passé, dans l'herbe, il a touché mon genou sous la jupe, comme les autres. Non pas ça! Jamais! Jamais! C'est pour les autres, pour les passants, pour ceux qui payent et que je déteste. Mon corps souille. La boue est au premier venu. Il a mon cœur, lui. N'est-ce pas assez?

Si jamais il veut le reste, ce sera un viol. Et je le tuerai. Oui, avec mon couteau de six sous, moi, la prostituée, je tuerai ni plus ni moins qu'une vierge outragée mon cher, mon ange, mon petit soldat.

LA FILLE ÉLISA.

Chemises de femmes

ÉTUDES MORALES

Dis-moi la chemise qu'elle a, et je te dirai ce qu'elle fait.

Plus la chemise est grossière, plus la femme est vertueuse.

LA PAYSANNE

Chemise rustique en bonne toile de chanvre. Elle a été tissée par l'arène. Elle a des plis consciencieusement rigides, n'accusant aucune ligne. Le jupon court la laisse voir en dessous. L'été, elle sert de corsage. Les pointes des seins dressent ne s'émoussent pas à son contact.

La paysanne a peu d'amants. Elle préfère ses bestiaux aux hommes. Elle a raison.

LA PROVINCIALE

Ne met ses chemises en grosse toile qu'après deux ou trois lessives. A l'occasion, c'est sa bonne qui les éneuve.

Ne cherche pas à être vue dans ce simple appareil. Cependant le tolère si elle suppose qu'on ne suppose pas qu'elle le sait. Trompe son mari — mais s'en confesse.

La Bourgeoise

A des chemises simplement brodées — mais broderies puritaines: un centimètre de large. Du madapolam: la toile est trop chère et le nansouk est trop fin.

Elle a bien parmi le lot de ses chemises ordinaires deux ou trois chemises très-festonnées, très ouvragées et d'une caressante docilité.

Elle a mis ces chemises-là en l'absence de son époux, chasseur émérite. Du reste, elle lui a affirmé qu'elle n'en avait pas: des chemises aussi décolletées, c'est vraiment trop indécent pour une femme mariée.

L'Ouvrière

N'a que trois chemises qui ont des trous. Elle s'en moque. Très échantonnée, peu de garnitures, mais très ouvertes. La bretelle est large comme deux doigts. D'un côté, même, elle est déchirée. Il est si impatiente!

Son rêve serait d'avoir de belles chemises en satin. Mais non, réflexion faite, s'il ne trouve pas sa chemise assez bien, il la retirera.

La Cocotte

Chemises extraordinaires. De la dentelle, de l'entre deux, du satin rose pâle, b'eu pâle ou crème. Un poème en rubans. La chemise pare la chair, comme ces papiers découpés des bouchers parent les gigots.

La chemise est la ressource suprême.

Du chic, de l'élégance, du goût: pas de vertu.

Ces chemises-là changent les maris en amants, jamais les amants en maris.

Moi

Je n'en ai pas.

LA GRANDE IZA.

SONNET

La grosse et rougeaudes bretonne, Nourrice sur lieux, à Paris,

Impudique, se débrouillant, Au nez du tourloutour surpris.

Dans son corsage de cretonne, L'enfant, de ses deux mains, a pris

Le sein. D'une bouche glougloute, Il tète un lait payé bon prix.

Appas vertigineux, énormes! Devant d'aussi troublantes formes,

Il songe, le doux fantasme, Qu'il est adorable, ce sein.

Et qu'il voudrait — Dieu! quelle noce! — Pouvoir trinquer avec le gosse!

MARIE-SAC-AU-DOS.

Conseils aux jeunes filles

Afin d'encourager la vertu, dont les affaires vont de plus en plus mal, le Trottoir, journal moral, donne des conseils aux jeunes filles.

Il s'adresse principalement aux demoiselles qui, par leur position géographique, ou leur état, tout tout ce qu'il faut pour mal tourner.

Il s'adresse aux demoiselles de magasin, bonnes filles aimant à rire, mais il les avise que le rire est très périlleux, et permet très aisément les faux pas sur l'herbe glissante (l'herbette) je ne dis pas ça pour vous, monsieur qui avez l'air bête sans avoir l'air glissant.

A ce propos, il faudrait éviter à cette époque de l'année de trop courir dans les bois de Clamart ou de Meudon, la prairie est tentante, la feuille pousse — et comme la médaille, toute feuille a son revers. Vue de ce côté, elle est compromettante. Ensuite, il y a beaucoup de hannetons. Le hanneton est un malin animal qui joue un rôle que je ne qualifie pas pour ne pas me mettre mal avec lui.

Je recommande aussi de ne pas employer de talons Louis XV, ça donne un air régence, mais ça tourne très facilement et tout talon qui tourne fait toujours tourner.

Les jeunes filles prudentes devront s'abstenir d'aller chez le voisin demander des allumettes passé 11 heures du soir, sous le prétexte qu'elles n'en ont pas pour allumer leur bougie. Il vaut mieux passer la nuit dans l'ombre, que toute sa vie dans la honte, (cette phrase est joliment réussie).

Elles devront encore éviter de se montrer à leurs croisées, en toilette trop provocante et en chantant:

Gentil voisin, Par le même chemin...

C'est très poétique, mais ce petit chemin là mène très loin.

Il serait dangereux pour elles, de demander à un camarade d'atelier de vouloir bien venir les aider un dimanche, à remuer leur sommier, sous le prétexte qu'il y a des punaises dedans. Quand on est jeune fille on doit employer seule l'insecticide Vicat.

Un homme pourrait manquer de convenances, et ma foi, mieux vaut être mangée par les punaises que d'être rongée par le remords. (Encore une phrase qui est bien tournée).

Ne pas toujours acheter au même rayon quand on va au Printemps ou au Louvre, sous le prétexte que le petit

commis a des yeux bleus, des cheveux blonds et l'air fatal. Le petit commis finit par s'en apercevoir et en abuser. C'est ainsi qu'à force d'acheter des coupons, une jeune fille arrive à avoir des pouspons. La famille honore, encore faut-il ne pas s'écarter des saintes lois du mariage. (Attrapez, les autres).

Si les jeunes filles qui nous lisent font encore des bêtises, ma foi tant pis ce ne sera pas la faute du Trottoir.

NINON DE LENCLOS.

Notre concours

Un grand concours est ouvert pour l'obtention de la rose. A l'appui de nos théories distinguées, nous ouvrons ce concours à l'effet d'inculquer aux femmes le désir de la vertu.

Jusqu'alors on n'avait couronné que les rosiers. Nous couronnerons nous des dent-rosiers. Ce sera plus drôle.

On a constaté qu'une jeune fille ignorant les douceurs de l'amour a pu se priver d'effeuiller sa couronne virginale. Comme on se prive de manger de la galantine truffée faute de savoir combien c'est bon.

Donc, nos rosiers devront être mariés et avoir cinq ans de ménage au minimum. — Quinze au maximum.

Passé cet âge, la foi conjugale est une maladie d'une espèce particulière, sorte d'habitude vertueuse qui ne mérite ni éloges ni blâme.

Donc, toutes les femmes mariées qui sont dans ce cas et qui n'ont pas eu d'amants, pourront faire valoir leur titre.

Elles fourniront:

1^o Leur acte de mariage;

2^o La liste de tous les logements qu'elles ont occupés;

3^o Des certificats de bonnes vie et mœurs délivrés par leurs concierges, leurs femmes de chambre ou leurs cuisinières;

4^o Le nombre de leurs enfants;

5^o Une photographie pied, permettant de juger leur force de résistance et leurs moyens de séduction;

6^o L'opinion de leur mari, de leur petit cousin et de leur professeur de piano.

Un comité sera chargé d'étudier les divers documents.

Ce comité sera composé de personnes compétentes.

Présidente d'honneur, Madame Mes-saline. — Présidente, Hortense Schneider; membre du bureau, La belle Hélène, Marguerite de Bourgogne, Adeline Patti, Madame Lafarge, Isabeau de Bièvre, la belle madame Harth, Gabrielle Elluini, Madame J** (actrice).

La distribution solennelle des prix, s'il y a lieu, sera faite place de la Concorde. Trois chaises seront réservées aux épouses fidèles et cent mille aux autres.

Si les cent mille ne suffisaient pas, on en reprendrait deux aux femmes fidèles; il en resterait encore une, ce qui serait encore probablement de trop.

Si la lauréate était bonne de brasserie, le prix serait doublé, en raison de l'étrangeté de la chose.

Académie Française

DISCOURS SUR LE PRIX DE VERTU

M. Alexandre Dumas fils a fait un excellent discours sur les prix de vertu. Il a engagé l'Académie à décerner la médaille d'or à une nommée Marguerite Gauthier, née Marie Duplessis, dite la « Dame aux Camélias » qui a eu la force de prendre un vingt-sixième amant pour déguster son vingt-cinquième.

M. Sardou lui a succédé, il s'est élevé avec force contre l'adultère et a montré comment ces dames — des anges — bernaient leur époux avec nos intimes.

Puis ça a été le tour de Labiche, que le vénérable M. Mézières appelle « ma biche ». Il a prouvé que c'était toujours le mari le plus heureux des trois.

MM. Camille Doucet, Emile Ollivier et Victor Hugo ayant présenté quelques considérations sur les cornes littéraires, la docte assemblée s'est séparée, s'écriant au rebours de Titus: — Je n'ai pas perdu ma journée.

Dernière heure

Le ministère est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On parle d'une interpellation qui sera adressée au gouvernement par un nommé Duhamel.

Le ministre est constitué. — Aucun membre appartenant à la majorité du Trottoir n'y figure. On